



No. 1313 - 120

Files.
Blatt.

Monte Sans
ref: 52427

Pom Jay



Pour "Trois amours"
"Ce fut un rêve"

L'amour est un rêve, il ne peut être
qu'un rêve, il ne peut être vécu qu'en
rêve, c'est pour cela que Paine devient
pour Deyse ^{l'essence} la ^{plumet} même
de l'amour.

Les actions ne sont jamais ce qu'elles paraissent être.
Nous avons eu tant de peine à apprendre que les choses
extérieures ne sont pas telles qu'elles nous apparaissent,
Et bien, il en est de même du monde intérieur.
Les actes sont au résultat "quelque chose d'autre".
Nous ne pouvons pas en dire d'avantage: tous les actes
sont ensemble inconnus. Nietzsche

Je crois uniquement à l'amour comme à une source
inpuisable de souffrances. Elle. Dans "L'inextricable mixe-sex"
Je ne pense pas que les ~~jeux~~ ^{jeux} d'amour prétendus jeûtes, d'
amour du christianisme, se payent par les peines
éternelles de l'enfer, je suis sûr que chaque petite jouissance
amoureuse ^{est} ^à ^{dé} ^{jà} payée ^à ^{travers} cette vie par des douleurs
innombrables et profonds, souffrances

A toi, qui as toutes les forces et tous les sentiments, à
 toi source de lumière et de souffrance, à toi ô mon
 amour infini, mon ciel et mon enfer, ma vie
 et ma mort.

Je vais te parler dans ces quelques lignes. D'une
 plume inhabile, balbutiante, permise de se laisser égarer
 avec mon sang et l'histoire de votre amour. joyeux, mi-
 sèreux, énorme et lamentable. Dans mon cœur il est
 éternel, aussi éternel que moi. Je vais te chercher ô Dieu
 et quelle créature de ma vie, ^{non} comme Pétrarque, comme Pétrarque
 et. Sainte chère Louise, ~~et~~ ^{mais} avec leur talent et avec
 leur surnaturelle inspiration, ~~avec moi~~ par une para-
 lèle ^{de} l'amour et des ^{de} souffrances. Car si je me sens humi-
 lié devant leur génie si ne m'en sens nullement
 devant leur amour.

Notes

Així comença avui, amb el cor ple de gelat i d'angúnia, una sèria d'assumptes, castís i desordenats, ^{segurament} ~~fora~~ que no tinc ni la més petita idea d'això que veig a arrotar. Com sempre en la meua vida, seran prescrits per una sinceritat fonamental a la qual s'afegirà, sense dubte, la mètzina de la literatura. Mètzina que jo no he tingut a par a jo, com altres humans, sinó que forma part de la meua vida, és com una cosa que surt mi; una mètzina biològica.

Que deu orientar la meua soloma, A l'ell guimer que tot s'aixequen els llibres del meu esperit. Tant de bé, que a mesura que vaig guantant es vaig omplint, la serenitat i l'allegrí i cada cop més clara i més pura. A deu, al qual audeixo en aquests moments d'angúnia i de solitud a l'aparador, van lls els meus joessaments, tímida i amb un inberregent en cad caduete,

al meu esperit i al enlairar-se després
Éll, i frenar-se, demanar-se tot el
grig. i el dolor de la vida, amb un desig
ardent de comprendre-ho tot, de perdre
ho tot, d'abolir-ho tot i d'eleva-se a
l'omni supren i al repós etern, amb
una ànima pura i neta, que hagi
eliminat tot el mal.

fixi, sia.

30-XII-38

Étic contenta estimat amic en rebre la vostra
lletra del 15, que ems permet entrar un dia
lec literari. Étic ^{també} fressa en aq llegir que heuen
començat una novel·la. El títol però m'escama
un ptc. "Es poden estimar dos homes" o "Es po-
den estimar dues dones" (no recordeu) Amic Ra-
fel, la meua modesta opinio és que una novel·
la ha de tancar una tesi o incloure un concep-
te o amagar una teua. No es poden escriure
novel·les ^{per} que si, & l'impuls que empeny un
home (o ^{home} escriure una novel·la, ha de ser - al
meu concepte - d'elevació ^{espiritual de plenitud moral} i de refinament,
ment, i de progrés intel·lectual. Demstrar sim-
plement al món que es poden estimar dos homes
o dues dones, és d'una vella pitresca literaria

de la guerra dora, Desde que els humans viuen en
societat, ^{de} fan lluny (!) tan encara com les úniques
i la fantasia ceteraria ens pervenen, donc troba
oriatures humanes d'amb dós sexes que estimen
dos homes o dues dones alhora, Donc per a de-
mostrear simplement el fet no val la pena d'
scrivre una novel·la. Ara be (com diuen els
categrats des de elus sublimes emmentenants pe-
dagògics) aquest tema, tractat amb cinisme
i sent gale d'una immoralitat gran, pot tan-
mellor dir ha tingut una certa gracia. Dife-
rents autors l'han tractat amb èxit. I gràcies
a llur talent, ^{aquests} hem pogut llegir ^{sense vomitar}
~~amb claritat~~ ^{demonstrant} ^{amb claritat} i suscipir ^{dels meneges} ^{amb claritat} i suscipir ^{amb claritat}
~~amb claritat~~ ^{dels meneges} ^{amb claritat} i suscipir ^{amb claritat}
~~amb claritat~~ ^{dels meneges} ^{amb claritat} i suscipir ^{amb claritat}
la lectura de dites obres, sense vomitar el
separ. És impossible que un home honest se-
vulgui sostenir la tesi d'aquests consentiments
^{l'èrit} vergonyosos. És inadmissible que un ésser con-
scient, home o dona, amb un mínim de mo-
ralitat i de sensibilitat, vulgui justificar als
ulls del món, ^{que} practica l'amor ^{d'un dubte} ^{Si el pre-}
tiguem l'hem d'amegar com una ^{ex art.} ^{concepció} ^{amb claritat} ^{dels meneges} ^{amb claritat}
ex art. entre dos homes o dos dones. Pagar
tir-se entre dos homes o entre dues dones,
amb l'acord tripartit, és a dir amb el
consentiment dels tres, és una tesi, moralment

Sien ^{no s'ocit} prou respectuos, prou agrait para en-
volellar, en un silenci respectuos, els amors
fats, els consentiments vergonyosos, les febleses
sublims d'aquells que es han donat ^{l'esperança}
front al llum gris, de llum deler.

4-I-39

A voltes l'implicitat pren dos aspectes. El primer és de
desesperança absoluta. Nom no veu en la benavista,
és, d'altre especte és de plenitud malaurada;
no feu menys d'esperança en un millorament.
Les mateixes, exactament \neq les mateixes circum-
stàncies presideixen, però en un cas hi ha el
raig de llum de l'esperança, en l'altre no.
Son graus de la implicitat, que presideixen
aquesta època malaurada farsa.

5-I-39

Formar amor a cada malícia. Vens aquí el meu
evangelí d'ironia. Sebre seguit. és? A moments no
em posseeixo be. Se que caldria fer ho i no ho faré.
Per què? Quan les meves missives curules de
malícia i d'ironia arriben al destinatari, la ma-
lícia i la ironia se son fets en deler, en el agri-
mes, i en desil·lusions. Pardonar. Vens aquí el
que cal. A cellar, o fer literatura per mi,
so, llavors que el cor em sagna.

Ils étaient (la famille) fait d'un mélange de bien et de mal, toujours en lutte. Le mal finissait par gagner. Ce pendant par fois y paraissait le bien, un peu, et en surface.

Ils n'étaient pour averti, ni avec bons pour les unes ni assez méchants pour les haïre et à l'équilibre si Suisse, un fait le peuple gris.

Ils (les suisses) tuent ma joie de vivre. Le jeu de vivre n'est pas possible ici. Chaque fois que j'oublie mes malheurs, que ma nature riche prend le dessus, ils trouvent moyen de le tuer tout de suite.

Les domestiques deivent en général très distingués, parce que les maîtresses elles ne l'étaient pas beaucoup. 11-11-75

Je commence mon roman surant d'exase
à un vent de révolution.

Voici quelques titres.

Le 19 Juillet

Amour et Saug.

Psyra chez les barbares.

Pour le livre déjà fait.

Le feu commença par le sud.

L'incendi' " " "

A 20 h. nous apprenons par T.S.F. que le Conseil Fédéral a
 décrété la mobilisation partielle. A partir de 0 h. du 30 les
 aliments de première nécessité ne pourront plus être achetés sans
 carte. La guerre n'est pas déclarée mais les dernières nou-
 velles étant très alarmantes, une atmosphère de nervosisme
 règne dans le ville. Il y a beaucoup de monde dans la rue.
 Les terrasses des cafés sont pleines. Des groupes se forment
 aux coins rue et trottoirs. On commente, sans chasser
 la gravité du moment. Ici, personne n'oserait être autre
 chose que l'anti-Hitlerisme. La France est pour nous une
 sœur aînée qui est en danger imminent. On ne parle plus
 que de la guerre et tout le monde est d'accord qu'elle est in-
 évitable et qu'il faut accepter cet honneur parce que on ne
 peut plus vivre avec la menace continue de l'Allemagne.
 Tous les magasins sont ouverts. Quelques femmes, très
 calmement, posément achètent. Dans les magasins rien
 n'a été encore changé, ni le prix, ni les bonnes manières des
 propriétaires. Mais on ne se précipite pas. Beaucoup de
 personnes ignorent encore la gravité du moment. Quelques
 officiers en uniforme se dirigent de côté de la gare.
 Les jeunes qui doivent être incorporés parlent à
 haute voix et commentent sans passion l'événement.
 Beaucoup de monde s'intérieurement nerveux, mais calme
 par rapport à la ville. Pour première fois pendant le long
 années, les bâtiments publics sont gardés par

un seul Etat Boissette au com..

29

A 7 h. les hommes lisent les affiches concernant la mobilisation partielle. Dans les villages on a posé ce fixin pour annoncer la mobilisation partielle (la classe dite des ten-fériaux). Les femmes achètent beaucoup en prévision des mauvais jours, puis que le C. F. n'a mis en prohibition que sur les aliments de première nécessité.

30

Rien de nouveau. On parle entre Berlin et Londres. Il y a quelques espoirs. Le ton des journaux italiens et allemands est plus modéré à l'égard de la France et de l'Angleterre. Ici on s'attend à une guerre malgrait tout. Le C. F. nomme un général pour l'armée qui aura les pleins pouvoirs des forces suisses, il s'appelle Guisan. Tout le monde est content de cette nomination.

31.

Malgrait que les pourparlers continuent on a moins d'espoir. Les nouvelles sont assez décourageantes. Toute l'Europe mobilisée. La France réquisitionne les chemins de fer. On parle en Suisse de mobiliser la première réserve. Tout le monde est calme. Le C. F. a défendu de nuire aux usages de commerce et comme nous n'avons point l'habitude aux Paris (ou très peu) on ne voit plus guère d'annonces. Les écoles sont prises comme casernes. Collez avec.

Le C. F. a mis la censure sur la presse et sur la T.S.F.
Les communications téléphoniques avec la France sont coupées.

- 3 IX -

La guerre entre la Pologne et l'Allemagne est déclarée. La Gr. Br. a envoyé un ultimatum à l'Al. Si elle ne répond avant 4 h. la guerre est déclarée. La France a envoyé aussi un ultimatum. On s'agresse sur la guerre européenne. En Suisse la mobilisation générale a eu lieu et des soldats parcourent les rues. Cependant tout le monde est calme. Nous commençons à voir les affiches des devantures avec une sensation de passé. "Grande express européen", "Wagon des voyages de tourisme." Prix de menus des restaurants propagande déjà inutile. On ne peut plus voyager et bien tôt la nourriture sera très pauvre. Il ne s'agit plus de propagande, mais de donner à manger n'importe quoi.

+ IX -

La guerre entre la Gr. Br. la France, la Turquie la Pologne et l'Égypte contre l'Al. est déclarée. Déjà Londres a été bombardé, Déjà un bateau anglais qui allait d'Angleterre au Canada a été coulé par l'Al. Il y avait à bord des américains et des canadiens qui quittaient l'Angleterre pour

se mettre en sûreté en Amérique. Ils ont l'air au fond de la
mer!

Janvier 1940

Aussitôt que j'ai conçu l'idée d'écrire un roman tout
le milieu serait celui des investis, j'ai vu l'in-
dignation du monde bien-pensant, en général, et de
celui de Genève en particulier. Je voudrais - pour é-
viter les malentendus - montrer les motifs qui m'ont poussé
à écrire cet ouvrage. D'abord je dois parler de moi;
Je dois dire que j'ai vécu deux années à Genève, de la
façon la plus douloureuse qui soit. J'étais seule, terriblement
seule, comme on peut être seule lorsqu'on est pauvre.
J'ai vécu ces deux ans de ma vie concentrée en moi-
même, toujours en face de ma misère et de mon
désespoir. J'ai eu quelques amis, Je ne me fatiguerais
jamais de les bénir. Ils m'ont donné à souper à
manger, Ils m'ont donné des habits. Mais je sentais
bien comme que ces bonnes âmes pratiquaient avec
moi, ce qui elles dans ses hauteurs morales croyaient
être leur devoir vis à vis d'elles mêmes, leur devoir
chrétien d'abord et leur devoir social ensuite. Le quel-
ques êtres magnifiques, ont inspecté certainement
que je sombre dans le désespoir le plus noir

Je me que pendant quelque temps j'ai eu aveuglement
à leur amitié, et l'amour des humains m'était aussi
nécessaire, plus nécessaire même que la chaleur et
~~que~~ la nourriture. Ce n'est que peu à peu, ma mal-
heureuse situation se prolongeant, que j'ai compris
~~exactement~~ ce que se signifiait exactement pour eux.
Cela m'a procuré des heures horribles, mille fois
plus horribles que mes privations matérielles.
J'avais vibré d'une reconnaissance affectueuse.
J'avais donné en échange de leurs repas, de
leurs nippes et de leurs bonnes paroles, tout ce
que j'avais dans mon âme de plus haut, ~~et~~
de plus pur. Mais ma déchéance sociale n'avait
point diminué en moi, mes ^{facultés} qualités d'observation,
au contraire! elle les avait épuisées. La froideur, le
mépris, le cruel dédain des riches et des puissants
auxquels j'avais aussi ^{inutilement} recouru hélas! en quête
de travail et de protection, m'avaient si bien
renseigné sur chaque geste, sur chaque parole
froide et blessante, que le moindre geste, la
moindre parole ~~froide~~ ~~ou~~ ~~trahissant~~ mé-
prisante de mes amis, fût recueillie immé-
diatement par mon pauvre esprit malheureuse-
ment très éveillé. Ce n'est que peu à peu que

J'ai compris, Et cette mesure modérée dans sa voie
douloureuse et la découverte m'a permis de ne
point en mourir, mais de me faire une âme
neuve, ou une nouvelle couche protectrice pour
si vous aimez mieux, pour cette pauvre âme libran-
te et fière hélas, mille fois hélas, malgré mon
déménagement et ma solitude. Un peu d'amour désin-
téressé et pur m'aurait fait plus de bien que les
choses matérielles que ces bonnes âmes me donnaient.
J'ai compris, peu à peu, comme je vous disais tout à
l'heure, que je m'intéressais le moins du monde à
~~aucun~~ de ceux qui m'avaient accueilli. Si tôt
que, prise d'une morose et malsaine envie de me-
surer leur amitié je restait quelques semaines sans
rien leur dire, ils ne se s'occupaient plus de moi.
On aurait dit qu'ils étaient vraiment heureux de
ne plus me voir. De s'être débarrassés de moi.
J'attendais jour à jour un mot d'amitié, Je me mor-
fandais dans la solitude, dans l'abandon, Je voulais
me convaincre moi-même que mon besoin de re-
connaissance m'obligeait à aller ^{de nouveau} vers eux, non une
fois, mille fois, et non seulement pour éviter
leur oubli, leur indifférence, mais les hénire en-
core jusqu'à la fin de mes jours parce qu'ils

m'avaient donné à manger lorsque j'avais faim, habillé
lorsque j'étais nu, chauffé lorsque j'avais froid. Alors
je recommençais à aller vers eux. Je leur écrivais quel-
ques mots gentils, je téléphonais. J'admire et je m'in-
cline devant leur bonté. Jamais ils ne restaient indif-
férents à cet appel. Ils m'invitaient à dîner ou
ils m'offraient quelque chose. Alors ma douleur
augmentait. Un repas de plus ou de moins
ne signifiait grand chose pour moi, un trou
de plus ou de moins dans mes souliers et mes
habits signifiaient encore moins. Mais un peu
d'amitié, un alaska vers moi, un mot
spontané et amical vous imaginez-vous
ce que cela aurait significé? Cela aurait
signifié le soleil de l'âme, la nourriture
la plus délicate pour l'esprit. Assurément que j'
avais des qualités morales et spirituelles qui au-
raient intéressé des mêmes êtres excellents, mais ils
ne pouvaient point me voir sous un autre
jour que celui de la misère, et cela les em-
pêchait d'être mes amis. Non pas par mépris
mais par manque de profondeur dans leurs
sentiments. Me donner à manger de m'offrir
un objet utile était pour eux le plus raffiné des

actes possibles. Vis à vis d'un misérable comme moi. Mais
dans ma chambre mal chauffée, me nourrissant de
fromage et de riz bouilli à l'eau, ~~fixé~~ ^{avec} ~~mon~~
corps enveloppé dans des habits vieux et déteints,
aurait pu être une vie belle et lumineuse si les choses
compréhensibles. Ces quelques centaines de francs ^{envoyés d'un parent lointain} que j'adminis-
trais si soagement, Ma santé ~~si~~ splendide, ma resis-
tence physique qui tenait du miracle, faisaient
de moi, un être vibrant et sensible. Si le fait,
ni les privations n'avaient diminué mes facultés,
mais le mépris, l'indifférence, le triomphe, que saise ?
~~Tout cela me tuait peu à peu, de ceux que~~
mon cœur avait choisis, que j'aurais chéri,
et affectueux, ~~me tuait~~ me déchirait, me
^{le} ~~tuais~~ ^{pour} ~~avait~~ ^{même} ~~un~~ ^{peu} ~~de~~ ^{chaque} ~~humaine~~ ^{sans} ~~ces~~ ^{regards}. C'était
~~tuait~~ ~~peu à peu~~ j'avais le sentiment ~~de~~ ~~claire~~ et
~~nette~~ ~~que~~ ~~tous~~ ~~les~~ ~~jours~~ des sourires et des bonnes
paroles, que je recevais comme un essorifé, et ^{qui} ~~se~~
~~devaient~~ ~~taire~~ ~~immédiatement~~ si les misérables
francs que j'avais encore disposeraient. ~~Ces~~
Les sourires, ces bonnes paroles venant de l'épi-
cier et de la boulangère, de la patronne de ma
chambre et du conducteur du tram. Et j'avais
donné n'importe quoi, pour que l'épicier,
le Watman, la patronne et la boulangère et

mais mon éducation et mes goûts empêchaient cela.

La conscience ^{eussent en} m'aimait une fois ^{d'amour} (peut-être moi-même) ^{et} puis
ces êtres d'élite que mon cœur avait choisi,
ne pourraient point m'aimer à cause
de cette couche de misère matérielle qui s'
interposait entre ses âmes et ~~leur~~ ^{leur} existence.
~~Mais mon éducation et mes goûts m'empêchaient de m'adresser à eux.~~
Cette misère gênait tout, pourrissait tout.

Une fois par semaine, j'allais dans un restaurant
où le patron avait eu la bonté de me faire un
prix spécial très avantageux. Je payais une somme
modique pour une nourriture excellente. Mais je
ne pouvais plus manger. mon estomac se
retreignait de plus en plus et il m'était
impossible de goûter cet excellent repas
abonnestaire. En plus de cela je sentais com-
bien était triste et humiliant pour moi
de donner ces deux francs ^{avec un côté} ~~de~~ gaucheries, et
peini ~~blesse~~. Je n'avais plus de joie en rien
plus de bonheur en rien. Tout était doulou-
reux tout vide autour de moi.

Je sombrai peu à peu luttant avec une fille éner-
gic pour fléchir encore, pour essayer de survivre,
avec l'espoir qu'en son dernier moment vien-
drait à moi, un secours inattendu.
Sans un effort, avec un petit effort, me

disait-je à moi-même. Ton dévot Te Digne 4⁵⁶
sent à maintenant jusqu'au dernier moment,
Mais souvent, très souvent je pensais à la mort
et j'adorais la vie! La vie qui n'était pour moi
seulement à manger bien, dormir aimablement,
mais vibrer, voir aspirer l'essence spiri-
tuelle! Heles! je n'avais plus de résistance! Tant
de froidure, tant d'indifférence, tant de silence
autour de moi. Nul n'écoutait mes élans,
nul ne voulait aider cet âme qui souffrait.
Je savais très bien. J'avais observé suffisamment
mon monde gêné pour savoir qu'ils
ne me laisseraient point mourir de froid ni
de faim. Je savais qu'au dernier moment,
lorsque mon âme serait déjà plongée
dans les plus sombres abîmes, ils tien-
draient soin de mon corps. Je n'avais
aucun doute respect à sur le sort de mon
corps, mes doutes se portaient sur mon
pauvre esprit. Pour moi, pour cet être physique
faible et pourissable, il y avait les hospices,
les hôpitaux. La Bienfaitrice admirablement
organisée c'était dix miracle de moi,
Mais je n'avais encore assez fait, je n'

étais pas encore suffisamment nue, ~~Je~~ aller
Elle attendait que je sois assez refroidie pour
se jeter sur moi. Je ne craignait donc
point de mourir dans sa rue, sans un
pont ou sur le quai du Lemau. Je avais
confiance que si j'aurais été dans une salle
d'hôpital entourée de malheureux comme
moi, ~~les gens qui sont~~ ~~auraient pu peut~~
~~être été sauvés s'ils eussent eu des amis.~~

Mais elle n'en m'inquiétait pas encore, ce qui
m'inquiétait c'était la froideur, le silence,
le meurtre qui m'entourait. Je me sentais glisser
peu à peu dans une cravaneⁿⁱ, à chaque mouve-

ment de mon corps, je m'enfonçais d'avantage -
~~ne recevait aucun écho sympathique~~
Mes deserts appels de secours les hommes ont
dont sourde dans leurs âmes pour qu'on
ait besoin de cris et de tragédie pour
les émouvoir? Ne sentaient-ils pas que ~~leur~~
sourire, que ~~une~~ polie ironie enfermait
~~son~~ ~~un~~ drame poignant, ~~même~~ aussi digne de
leur attention que les imprécations et les
falsophèmes de ~~donner~~? ~~ne recevait~~
aucun écho.

~~Un peu de chaleur humaine sigeur!~~

C'est à ce moment là que j'ai connu les invités.
C'était un monde assez bizarre, composé de toutes
les classes sociales, et naturellement faisant tout
le temps les limites de sa ~~et~~ ~~ce~~ ~~monde~~
n'avait ^{pas} plus ^{intéressant} (surtout) qu'un autre monde,
une âme collective) mais il avait pour moi
quelque chose de charmant et d'attrayant. Les
étaient des dr. Cris, comme moi, comme moi
méprisés des gens bien, comme moi séparés
de l'élite par une couche de préjugés.
cette couche n'était pas la même pour eux
que pour moi, mais ^{la leur} elle était grosse, épaisse
~~que celle qui avait une permission~~. Elle se dressait
~~très~~ haute, avait infranchissable entre le
~~monde bien portant et confortable et eux, qu'entre~~
~~entre les gens bien et nous~~
~~monde bien portant et confortable~~ aussi bien entre le
monde bien portant et confortable et eux, qu'entre
le monde bien portant et confortable et moi. Nous
allions être unis par le mépris de la société.
Notre union - oh! bien superficielle et fugace
je vous assure! - allait se baser sur une
qualité étrangère et negative. Drole de
rien! Mais je me souvient ~~sovent~~ d'avoir
vu ^{pas en suite naturellement!} souvent ~~T~~ des gueux qui foulaient les
poubelles et choisissaient ~~quelque chose~~ parmi
un morceau

les ordures, s'empressaient de leur porter à leur bouche
le mangiaient avec empressement.

J'aurais pu en avoir devant ce geste, le piètre idéal
que ^{ces misérables} on aimassent ^{point} la bonne table. De même que
ces yeux, je pouffais fouillait dans les ordures à la
recherche d'un morceau qui porter à mon âme. De
même que ces yeux j'avais faim. Et la bonne
nourriture morale ou spirituelle que l'élite me
~~refusait~~ refusait, était exactement le bon plat que le socialiste
niait à ces malheureux.

Et la religion? me deviez-vous? Je l'avais dans
mon âme la religion. Je priais tous les jours et je
sentais en moi, comme le bon Tout-puissant était
mêlé tout avec moi.

J'avais découvert avec une répugnance ~~forte~~ si
ne me flate point, qu'il fallait être d'un clan
ou d'un autre clan pour être protégé. J'aurais pu
me ranger comme ainsi qu'autres braves ni
meilleurs ni pires que moi, parmi les franc-maçons,
les catholiques, les communistes ou le groupe //
Effectif. Je ne me'n sentait point le courage.
J'aurais dû subir des entrevues chargés de man-
sion d'humiliation, d'hipocrisie. Mon âme fière
et libre ne résistait à ce commerce.

J'avais deviné que pour être protégé et être

il faut être classifié et anonyme. La protection des
hommes porte toujours une étiquette, et si n'avez
point d'étiquette. Je pourrais tomber comme n'im-
porte qui dans les tourments du dénuement et de la
douleur la plus sourde, cela n'intéressait personne. Mon
père, ma femme, mon désespoir qui passait indiffe-
rent entre mes voisins et connaissances aurait été
mis en considération si j'avais été en Pologne, en
~~Irlande~~ ^{en Pologne} ou en Pologne. N'importe où
pourvu que je fusse à la mode pourvu
que le sentiment social ^{soit organisé} de compassion et de protec-
tion se soit porté de mon côté, c'est specta-
culaire et opportun, qui permet aux dames
de tricoter dans les restaurants et dans les jardins
publiques, et aux messieurs de réunions, des patronats
de conseils pieux et moraux. Nous tendre une
main à nous, (je me joint par la pensée à
tous mes frères inconnus de désolée misère)
aurait été un mouvement vain et perdu.

C'est pour tout cela enfin que lorsque
j'ai découvert les rivales et que j'ai vu
qu'elles formaient un clan aussi solide et
aussi protecteur que le groupe d'Or fut au
le cercle de Saint-Louis, je ne suis intéressé

à eux. D'abord parce qu'ils ne m'ou rien exigé pour
me recevoir. Ils ne m'exigeaient que le congrès-
sion et la gentillesse. Point d'hypocrisie, point de
mérites à faire. Le se qu'il y a le bon parmi les déesses!
Ils ne vous reçoivent point avec le nez en l'air
et le regard fêlé, (Il suffit d'être méprisé par la
société pour qu'on devienne humain. Ils furent
humains avec moi. Et puis, ils n'étaient ni
des hommes ni des femmes. Un drôle de genre qui
permet une foule de mouvements aises. Si j'avais
ennuagé dans ma chambre entre huit et dix h.
du matin, le facteur de mon quartier ou le concubine
et à la deuxième fois il se serait vu obligé
à coucher avec moi et devant mon opposition il
se m'aurait pris pour une fille. ^{aux} Si ça n'avait
comme il faut, jamais ils n'auraient consenti à
consoler mon insomnia par leur simple présence.
Ils n'ont pas de temps à perdre et une telle visite
les aurait desommes, Les femmes! Mais j'étais une
* créature trop libre, trop incongrue, trop
un peu classifiable pour qu'elle perdent le
temps avec moi. Et puis! Je n'avais rien à offrir!

Les inventés n'avaient point de préjugés ni de sexe

et elle arrangeait tout. Je pouvais prendre leurs mains
et sentir leur chaleur sans que je sois obligée
de payer avec mon corps. Je pouvais me donner
la sensation d'une sorte d'amitié tendre que
ne ^{je pouvais sentir ce chaleur de ~~mes corps, non,~~} me satisfaisait point (tombé eux) et restait aussi
propre que si j'eusse vécu parmi les anges.

Point de rapports excessifs, mais un peu de
cette amiable ~~rapports~~ contact qui fuse l'amitié
amoureuse.

Aussi bien que je ne pouvais espérer à l'amitié
^{des sens convenables} encore moins
~~je ne pouvais point~~ aspirer à l'amour. Ma
misère et mon orgueil me fermaient tout chemin
^{Heureux} même entraînant à la solitude. Ainsi, ils
furent mes amis. Ainsi j'ai pénétré le milieu
et avec ~~ma grande~~ mon incommensurable
liberté d'esprit j'ai agi à la manière.

J'ai découvert tout ce qu'il y avait de
bon et de mauvais parmi eux tout ce qui
pouvait devenir sublime parmi les pauvres
qui les entourent. Je me suis habitué à es-
pérer leur atmosphère qui avait de la
lumière pure et de la jeunesse dégoûtée.

Mon âme a forcé par eux sans
^{changer.}
~~changer.~~ Je n'ai point découvert plus de

Leur sexe ambigu, me permettait de vivre à côté
d'eux dans l'intimité même et de sortir indolent.
Ni mon corps ni mon âme n'étaient point saisis,
c'était comme si j'avais vécu parmi les anges.

Notes pour le roman

Parle Elle :

Lorsque je me penchais sur lui et
mon âme avide se tendait entièrement sur ce beau
corps, elle ne trouvait que froidement et mépris.

Pour des bœufs, très bref instants, cette tête pâle que
je cherissais, prenait une apparence humaine. Les
yeux s'adouciaient, sa bouche se détendait, un
demi-sourire flotait dans ces yeux que j'aurais voulu
absorber, Hélas! cela durait si peu! Tant que mes
mains caressantes passaient sur sa nuque, entre
ses cheveux, tant que mes lèvres avides mais crainti-
ves éplucaient les paupières, ces cils, ses oreilles,
son cou, cette expression béatifiée restait sur son
visage. Il était comme un chien, jouissant des caresses.
Et tout à coup, malgré qu'il voyait toute mon âme
ardente se livrer par mes yeux et par mes mains,
une ~~forte~~ phrase d'un horrible cynisme, était
son remerciement. Sa douleur plus atroce me saisissait

Je sentais la mort dans mon cœur. Mes traits devaient se crispés et ma bouche sembler de desespoir.

Il riait! Les yeux devenaient froids et métalliques, ses lèvres arides et pressées, son front ombragé.

Il venait de découvrir mon amour. Cet amour si profond et si passionné que j'avais de la peine à cacher. Il était subitement devenu froid, cruel.

Quelle ce sourire qui flottait tantôt sur ses lèvres et sur ses yeux, si superficiel si fugace fut-il, j'avais cru trouver quelque chose de doux de tendre, un brin de pitié dans sa nature, si tôt offert si tôt repoussé! Il se tenait toujours sur ses gardes, sa cachette d'instinct se manifestait toujours dans sa nature, ça — mais il ne se livrait à un petit moment même très léger de bonté! Il avait peur d'être bon, il avait peur d'être aimé!

Je sentais que son âme s'éloignait de la mienne, toujours! à chaque instant.

Il ne voulait rien me donner de lui, sauf son égoïsme animal, sa sottise morale, son mépris d'ingratitude pour la femme!

lettre d'Elle à la mère de A.

Chère P. . . . : Vous me prenez pour une fille et
une malade
et vous avez pour moi tout le mépris des gens sains
pour les malades, tout le mépris et des gens forts pour
les faibles, Vous avez tort, ma folie n'est ni faible ni
maladie. J'ai une âme ardente qui brûle ^{te} elle-même ^{elle-même} comme
tout mon être. Mes caresses - ces faibles manifestations ne
sont qu'une volupté à laquelle se livre ma douleur. Je souffre
P. . . . Je souffre atrocement et vous qui êtes bonne
et compréhensive, vous qui êtes ma meilleure
amie, vous vous écartez de moi à chaque man-
ifestation de ma douleur. Vous avez peur de se-
viner. vous avez horreur de comprendre. vous
craignez d'avoir à me mépriser. Ne craignez rien.
Si vous ne le voulez pas, je ne vous avouerai
jamais mon secret et si vous le voulez je vous
le livrai tout de suite. Parce que livré en pos d'ore
par ma bouche, vous l'avez deviné déjà. Je
ne puis rien vous cacher car je vous aime ten-
drement, il me suffit d'être près de vous et
l'ombre bienfaisante de votre amitié ^{enveloppée} ~~de~~ votre
atmosphère, pour que si me sente moi-même
et par conséquent, livré à ma joie, à mon
espoir, à ma détresse à ma douleur.

Mais si je vous livrais mon secret, si vous auriez la
force d'écouter jusqu'au bout ma confession
d'amie, vous ne me mépriserez point,
vous avez peur, à force de noblesse et de
respect, d'avoir à me voir honteuse et
tremblante. Et ce n'est pas cela ! Je n'ai
ni honte, ni peur, ni regret, vous avez de-
vené que j'aime et même qui j'aime et
vous êtes épouvanté de ma folie. Vous
êtes épouvanté pour moi bien entendu, à force
de m'aimer et me respecter. Vous craignez
cher P. . . . que lorsque mon secret ne
sera plus un secret, j'ébarrasserai les yeux de-
vant votre sérénité, votre sagesse, votre dig-
ne et avantageuse position. Non ! ma
~~honte~~, vous, noble âme ! avez peur de ma
humiliation ! Mais vous ne connaissez pas,
vous ne savez pas avec quel courage,
avec quelle conviction profonde j'accepte
l'amour et le Devoir ! les plus grandes
folies d'amour ne semblent délectables ^{et dignes} parce
que je n'ai jamais cherché ni l'a volupté
ni le plaisir en amour, mais cette
sorte de magie intérieure : l'extase.

Et l'indivisible que j'ai me si méprisable soit il
dans sa valeur intrinsèque ~~il~~ n'est pas moins l'
objet de ma folie et de cette extase.

Il ne mérité point mon amour et vous ne
savez combien il a pu être tendre et menteur
~~amoureux~~ ^{deux} et fallacieux! Non vous ne le savez
jamais car vous n'avez peut-être pas (ou saisi?)
reçu ses chauds baisers sur vos lèvres. Et ce
poison plus pénétrant que les mots les plus
ardents a pénétré mon âme a intoxiqué mon
être entier, a mis un feu dans mon sang en
me brûle tout entier. Je suis trop fier de ma souffrance
pour vouloir le cacher. Non chéri, je n'ai
aucune honte. Votre crainte doit se l'appaiser. Laissez
moi être moi-même. N'ajoutez pas à ma
souffrance infligée par mon inconscient
et faible amant, celle de votre barrière protectrice.
Votre éducation et votre position social vis à
vis de moi et de mon amoureux, vous dictent
hélas, cette contrainte rigoureuse, cette froideur
apparente que vous voulez mettre à ~~sub~~
de manifestation de ma douleur, comme une
digue aux aux tumultueuses d'un fleuve
~~de grande~~ ^{impétueux}, laissez couler l'eau de ce fleuve,
laissez couler mes larmes et brûler mon amour.

Plutôt que de vouloir augmenter ma détresse par
votre feinte indifférence, ayez-moi ~~sur~~ vos bras
de femme, prenez-moi contre votre cœur, ayez
pour moi ~~de~~ l'amitié, la compréhension et
la chaleur que celui que j'aime ne pourra
jamais me donner parce que son pauvre
corps et sa pauvre âme n'ont ni votre
force ni votre richesse.

Peut-être leur étrange nature mixte qui a de l'homme et
de la femme, ne peut regarder cette dernière autrement que
avec une sorte d'éternelle rivalité. Du fait que la femme
possède ce qu'ils ne possèdent pas et qu'ils auraient tant
ambitionné. (beau féminité rotée).

Avec mes baisers je lui donnais mon âme. Il ne voulait
point de mon âme il ne voulait que la sensation de
mes baisers.

Si il n'avait pas été une immonde créature, melle
dive et perverse, il aurait sent le lien subtil de
la chair, comme elle le sentait. Mais il avait profané
son corps comme il avait profané son âme, et maintenant
maintenant déjà pour lui, seulement à 20 ans
cette puissante chaîne était nulle, tandis qu'elle
se sentait puissamment enchaîné par ses baisers
par ses caresses, ~~elle~~, pour lui elle était pure
dans son amour charnel comme elle ~~était~~ ~~à tout~~.

Elle attendait pendant des jours entiers, une réponse à ses lettres déchirantes. A chaque cri de sonnette, à chaque appel téléphonique elle croyait qu'il allait arriver quelque chose de lui, une lettre, quelques mots, ou sa présence. Elle n'osait croire à tant de bonheur ^{et d'espérance} elle espérait toujours. Il lui semblait impossible qu'un être humain, si indifférent, si cruel soit-il puisse laisser sans aucune réponse ses mots d'adieux.

Les larmes, le fièvre, l'insomnie, les palpitations et le désespoir le main tenaient joints après jours dans ^{couchée} dans sa chambre point chauffée, à l'attente d'un geste de lui, un regard et petit geste non d'amour (elle n'y croyait plus) mais d'amitié, de pitié même, sympathie.

Il avait peur de l'amour d'Elle, une peur de crainte et de misérable, une peur d'âme (et consubstantielle) de ce sexe intermédiaire, qui n'a ni le ^{amour} courage de l'homme ni le courage de la femme.

La pureté morale et physique de cette femme l'épouvantait. Chaque geste sain et normal d'Elle, il opposait une souffrance. Il essayait - sans grand espoir du reste - de saisir tout ce qu'elle faisait.

Pendant quatre ou cinq heures ils se livraient à
un combat déchirant. Ils s'injuriaient, se lan-
çaient des défis, les regards sombres des paroles dures,
ils se traitaient comme des hommes. Un vrai
enfer! Et tout à coup il se jetèrent l'un dans les
bras de l'autre, ils se bécotaient ils se prodiguaient
des caresses folles, des mots fous. Tantôt murmurés
tantôt exaltés, maintenant doux pleurant de chi-
rants, ils pleuraient l'un sur l'autre à
cheval comme, à sanglots profonds et avertis
ils se ralliaient, ils se traitaient comme les parents
de, leurs corps entremêlés, les yeux fixement
se cherchant, s'oblitant, se mourant. Ils
se plantaient en regard l'un la chair et
auroit se sementent parton, s'humiliaient,
Parfois ils étaient parfaitement choisis, mais
les sanglots, leurs soupirs, leurs larmes,
étaient d'une folie inconnue. Et parfois leurs
mots se ressemblaient, et alors c'était une
trépidation déchirante entrecoupée de honte, de
douleur d'impuissance et d'extase.

le pudique silence ni il aurait été, ou il aurait dû res-
ter pour que je puisse sentir, dans le doux et bas
murmure silencieux de mon vent, le prononcé dévotement.
Après vos horribles paroles je n'ai pas même le
bonheur douloureux de dire "Je vous aime"

La nuit.

Cela commença par un caprice de A. "Je voudrais me coucher et que
vous me teniez compagnie." Elle se souvint des jours où il était
malade et le souvenir aigre-doux de ces soirées ne lui permit pas
de refuser. Et puis... elle savait très bien qu'au fond il n'avait
pas du tout envie de se déranger pour elle. Elle en éprouvait de
l'amertume mais n'eut pas le courage de dire "non". Elle était fe-
ble devant cet homme et malgré le pressentiment des heures obli-
vis qui allaient suivre, elle resta, dans ce fond cette femme terrib-
lement éprouvée un vrai martyre de céder ainsi aux caprices.
redoublés de cet homme. Si tôt qu'il fut couché elle comprit en
son attitude qu'il allait être cruel. Elle aurait dû s'en aller.
Avec un geste digne et énergique elle aurait crié l'horreur
de cette nuit, d'autre part elle aurait aussi pu sauver la
situation mais en restant calme indifférente. Mais était-il
est-il possible de rester calme lors qu'une femme aime pas-
sionnement? Ce est facile de Phénoïces. Ce est facile de
conseiller et de comprendre lorsque froidement on

reste en spectateur fêlé. Elle n'était pas moins l'opérateur
et l'auteur de cette malheureuse chute.

Loque' elle se vu sans son cot, indifférent en quelque sorte elle se
sentit piquée par le démon de l'aiguille. Que' elle ne fût
pas cette chose? Elle aurait dominé la situation. Elle ne le
pouvait pas. Elle s'assit loin de lui sur une ~~chaise~~ chaise
et elle demanda si elle devait rester jusqu'à que Monsieur
se levât. Il rit. Il lui répondit tranquillement (ce regard
souffrant et vaincu) qu'elle n'avait que s'asseoir au bout
du cot et rester quelque temps.

Non seulement il ne voulait point l'aimer,
en ces moments terribles, mais il ne voulait point
permettre (consentir qu'elle l'aimât et tout à
coup non seulement il lui permettait de l'
aimer mais il en éprouvait une réelle joie
un orgueil légitime)

Mais elle avait l'âme pleine d'une telle amertume et
une telle douleur que tout et en sachant qu'elle se ven-
dait elle ne put faire autrement que de lui reprocher
sa froideur, son ingratitude.

Ils étaient assis l'un en face de l'autre, en face de
cot elle au bout et ils se regardaient dans les yeux
~~avec une~~ avec dureté. Elle faisait un effort con-
siderable pour ne pas ~~aller de~~ se laisser
aller à une angoisse qui montait, voir l'Étran

glait. Il la regardait de la froideur de son regard métallique. C'est tout à coup, comme une flèche qui part et va se planter dans la chair, ses mots partirent de lui: "Mais je ne vous aime pas!" Elle sentit le soufflet et le reçut en pleine figure sans broncher. Ses yeux se mirent à lancer des flammes.

"Mais moi non plus je ne vous aime pas!" lui cria-t-elle. et ses yeux noirs scintillèrent sous la rage et l'orgueil. Lui et de plus froid que jamais, il dit d'une voix blanche:

Mais vous m'avez dit que vous m'aimiez et à chaque moment vous ne répétez cela et si ne parlez pas vous aimez. "Taisez-vous, Eric - elle s'écria sauvagement - Taisez-vous! Et de plus froid, la voix tremblante de honte. "Il vous en supplie, ne parlez plus! ne dites plus

rien! Pour l'empêcher de continuer elle lui ferma tout (père, mère, famille, position, foyer, promesses) tout ce qui ne volait bouche à bouche et tout à coup elle se effondra, elle se retourna pour tomber du côté opposé au cheval, elle écarta les bras et le face contre la couverture sa voix rauque: "Salut!" "Salut" "criminel!" Ses ongles se griffaient l'étoffe, ses dents se mirent des plis, se chiffonnaient, la

vous me blâmez parce que vous ne savez pas ce que c'est que l'ignorance. Elle dit ne s'agit pas de quelques larmes et quelques mots.

behaïent, "Salant! salant!" Elle collait sa bouche
contre le matelas pour qu'il n'entende pas ce qu'elle
criait dans ses entrailles. Elle ne pouvait pas ne
pas parler, elle étouffait et lui était nécessaire de parler
pour ne pas crever. Et sa voix qui était étouffée
par le matelas laissait à peine de lui percer une
sanglot étrange avec des mots de douleur.

Elle se parlait à elle-même, elle s'expliquait tout
ce qu'elle souffrait, tout ce qu'elle l'aimait et
sa douleur était si profonde, si pénible que
tout à coup elle sentit qu'elle pouvait se parler
à Dieu lui-même. Elle l'appela. Elle lui dit: "Oyez
pitié de moi Seigneur! oh! ayez pitié! Écartez
moi de ce chemin de honte, de ce chemin d'
honneur et de stérilité. Oh! Dieu Dieu je veux
mourir ayez pitié de moi!" La tête toujours
contre le couverture pour étouffer ses mots, qu'il
ne s'ait point. Mais il entendait cette voix rau-
que étouffée et démentie parler à on ne savait
pas qui, Il était profondément ému mais son
orgueil son orgueil fou et saux se lui permettait
d'allonger ses bras humains et s'aller vers cette
créature humaine qu'il avait possédée, avec
laquelle il s'était amuré, de qu'il se savait
profondément et humanement aimé. Non

il ne le pressait pas. Une force immense, in-
comme le retenait ~~accroché~~ ~~fait~~ fixé, assis,
immobile et silencieux. Le front barré, les
yeux fermés. ^{Il} Pour lui elle se leva, elle
se précipita sur le marteau qui était à
proximité sur une chaise, Elle avait l'air
égaré mais extrêmement ferme, Alors il fit un
bout et le saisit par la taille. ~~La~~ L'histoire
vers ce est, "Partez!" Elle se débattait, il ajouta
couchez vous ici" et il l'obligea presque à s'
étendre à côté de lui, la tête sur l'oreiller.

Elle se laisse faire. Il suffisait de se faire fra-
ternel pour qu'elle soit apaisée. Elle peut enfin
pleurer, doucement, Il lui caressait les che-
veux avec ses doigts habiles, ils les passait
légèrement d'un côté à autre, de la tête, Il se mit
aussi à lui caresser le front et les oreilles.
Il n'était plus dans ce est mais sur les
couvertures comme elle, Il semblait épaissi
lui aussi, Il sentait une douceur aller vers
cette femme bonne et amoureuse qu'il
avait appréciée et admirée avant qu'elle ne
l'aimât. Il s'arrêta sur ce lit pour
clencher la lampe électrique, avec l'exposi-

qu'elle se baissait ainsi beaucoup plus à l'aïe pour pleurer.
Dans ce noir, il revint chercher sa place du côté du
mur, mais ce corps de la femme à moitié étendu,
lui barrait le passage. Alors, par pitié, il se mit à
frapper de travers, et se fit aller rencontrer les cuisses
de sa femme. Elle, se baissant, et sachant
sa figure contre le ventre, une douce amoureuse
le pénétrait. Il ne savait plus rien. Il avait
tout oublié, Il n'y avait que ce ventre et
les cuisses chaudes dans le monde, sa main, me-
chamment sur la jupe et ses yeux tombant
goutte contre le char en dessous des bas. Elle
restait là, chaude et douce, imprimant à
peine un mouvement de baiser. Le cœur de
le pauvre Elle se mit à battre désespérément.
Elle n'aurait cru à ce bonheur. Il l'embrassait
sa ^{chère} ~~cuisse~~ ! Il devenait bruyant, Mais elle
n'osait bouger. Elle avait une peur terrible de
cette créature froide et cruelle. Elle resta complètement
immobile, toute son âme penchée vers ce geste fan-
tastique sensuel, comme si l'amour immense qu'elle
avait pour lui et qui pouvait se déchaîner de courses
de la suite. Elle oubliait déjà tout, elle perdait tout
tout pour le jeu de sa main et de sa bouche tiède
et douce.
ce baiser

Louise
Mais il eut un geste brusque. Il se baissa de
position et se coucha à côté d'elle, il lui prit
une main et l'enlaça, il mit sa tête contre
l'épaule de la femme courbée et pantelante
et baissa son cou doucement, chuchotant, Elle accep-
ta ce changement sans se plaindre, Pour ce qu'il
fut un peu humain, ses baisers chastes, et ainsi
pour elle aussi consolants que les sensuels,
Il y avait de la chaleur, il y avait ^{en eux} quelque
chose de bon, de sympathique, Elle lui rendit
de ses caresses, aussi ^{chastes} doucement, aussi fermes
~~comme~~ ^{que} s'ils ne s'eussent point vus par la
chair, et que ce fut la première fois qu'ils
se caressaient, Mais tout à coup elle découvrit
qu'il souffrait, qu'il respirait difficilement,
que son corps était secoué par de très petits frissons,
il lui sembla même qu'il se plaignait
tout doucement, Toute se tendant, se recueillant,
elle la saisit fort entre ses bras et en dit
subissant le froid cérémonieux ~~et~~ ^{vous sa-}
ment "Qu'as-tu?" Point de réponse. "Suffoques-tu?"
"Non. Le" note, étant veuve, elle insista,
"As-tu mal?" De quoi souffres-tu? Dis-le
moi - suppliait-elle. "Je n'ai rien, le tonnerre"

que si on n'a rien, c'est fini. " Alors tu avais
quelque chose ? Mal au cœur dis chéri ? - Non - et
il - très doucement, très amicalement, Non c'est
simplement - - - que si te désirait.

Alors elle l'embrassa suavement, parce que ce désir
étant déjà du passé, elle ne croyait avoir point
le droit de montrer le sien. Ils restèrent comme
elle un moment, se caressant, s'embrassant et
tout à coup le désir se prit tous les deux, il
ne fut point de geste, il s'attacha à elle fer-
tement comme s'il voulait être saisi par elle
même qui le perdait, il s'agrippa de ces deux
mains aux épaules d'Elle, et gémissant, se
mouvant les lèvres, resta immobile, mais elle en
elle le désir qui se savait compris et compris,

il mit à monter comme une ^{Elle voulait être à} flammée. Elle se
cristallisa le sang, son visage pour jouer mais pour en être jouée d'elle.
~~Il se pencha sur ses jambes et sa bouche prit la~~
mit sur la bouche d'Elle, elle prit ses lèvres entre les
siennes, elle les pressa, les moula, les exprima et les
caressa follement, il ne se repoussait pas, mais
il se raitissait. Point de mouvement, pour se
toucher autrement qu'avec les deux mains
protégées, nerveusement arrêtés aux épaules
de Elle, Elle sentait très bien le désir de
~~de la part de X.~~ et elle luttait ~~de~~ désespérément

pour qu'il se laisse aller, pour qu'il la prenne
enfin. Elle se tortait de nouveau prise d'une sue-
ur froide extrême, son désir ~~et~~ son étonnement et son
desespoir augmentaient en même temps. Soudain, elle
comprit, qu'il ne la prendrait pas, qu'elle
le mal allait prendre le dessus en eux, et
avec un effort vraiment de désespérée, elle
se desaisit de lui et partant de sit se
précipita de nouveau sur son front,
~~Vois~~ "tu est ^(qui jette - l'air) un monstre" Elle allait
fuir, elle avait la force nécessaire pour
le quitter, elle sentait une telle horreur de
cet homme que le désir de ne plus le
voir et ne plus le toucher gagnait tous les
autres desirs. Elle voyait très bien avec l'éclaircie de
ce ~~mais~~ il s'était précipité sur elle, il la
prit par ce haillon et la traîna sur ce
sit, ~~Elle tomba éprise~~, Elle y resta assise, de
force rebondie par les bras nerveux ^{de lui}
et en un second, elle fut renversée sur
elle e tête sur ses genoux, et s'éclata en sanglots,
~~Elle pleura avec tout ce qu'il en avait~~ Tous
le corps secoué, et en même temps
des ruisseaux de larmes sortaient de ses
yeux, elle se replaça le noble Tiedenz

elle en avait les mains pleines, et puis que lui
dans un mouvement de désespoir, avait saisi
pour y cacher sa main tite

Pardonnez-moi : pardonnez-moi + puis-elle Elle lui
caressa les cheveux, ses cheveux qu'elle adorait, Elle lui
dit les deux "cher!" "cher!" Oh! miracle du vrai
amour, elle pardonnait encore, elle pardonnait cent fois
mille fois, toujours, Il continuait à pleurer,
et entre ses sanglots il lui disait, C'est n'était
pas moi, tu sais? Ce n'était pas moi, "Gulenn"
m'a commandé de ne pas te prendre. Je ne
pouvais pas, une force immense me le
defendait.

Ils restèrent longtemps silencieux, couchés l'un contre l'
autre dans le noir, se serrant fortement, mêlant leurs lar-
mes, leurs soupirs, leurs cheveux en désordre. Fille dit lentement,
d'un voix basse, blanche, mais concentrée : Je t'ai dit tout à
heure que tu me traitais comme une grue, que tu t'amu-
sais avec moi quand tu en avais envie, quand tu étais seul
quand tu n'avais autre chose à la portée de ta main pour
t'amuser... Il t'a dit que je t'haïrais. J'ai menti,
Maintenant voici la vérité : Je veux être pour toi, ce que
tu veux que je sois, une grue, une sœur, une mère
une amie... ^{qu'importe Oh! oui une grue si tu veux!} brasse-toi avec mes corps et si
te dirai encore "merci" joué avec moi, ~~tu t'as~~ moi.

fais-moi souffrir, pour ou que Tu t'occupes de moi,
pour ou que je sois quelque chose de toi, j'aspire à
tous tes sentiments, les meilleurs et les pires...

Il prit sa main à elle et mettant ses ongles équiés
contre sa joue à lui essaya de s'égrotter,
"Que fais-tu?" Elle voulait retirer sa main. Il ne
le consentait pas, Il voulait que ses ongles à elle fissent
une marque cruelle sur sa chair à lui.

Un peu plus tard, il lui murmurait tout bas à
l'oreille même: Écoute, je t'aime, oui, je t'aime, J'exprime
un désir fou de te montrer mes dessins, de te faire con-
naître mes amis, de te lire mes livres... Il faut que
tu m'aides à peindre ma vie...

À peu près à 4 h. du matin ils voulurent se separer pour
dormir, Les deux voulaient retourner au lit, ce fut lui
qui gagna, Il la coucha, il la couvrit doucement
des couvertures et s'en alla coucher sur ce divan.

5

Elle se coucha et se mit à l'attendre. Il lui avait dit
en se separant d'elle "y'ira le voir". Elle se sentait très
faible, à peine si elle pouvait marcher. Elle avait peur de
ne point le voir pendant cette maladie qui commençait et
lui avait demandé suppliante, entr'ouvrant le cou de ses
bras "Venez - vous me voir ?" "Oui" "Me le promettez
vous ?" "Oui". Elle le crut. Elle le vit partir avec une
souffrance exagérée. Il n'y avait vraiment pas de quoi
~~suffire~~, Elle allait être quelques jours malade. Oh, il
vaut la voir, Elle était très heureuse lorsqu'il se dé-
rangait pour aller la voir. C'était infiniment doux.
Alors, elle se coucha et se mit à l'attendre. Dès son
lit, elle regardait ses membres, les doigts, la tête,
etc, et peu à peu elle leur découvrait une âme
neuve. "Il ne vient" semblaient ^{ils} dire ~~ils~~, et ils
souriaient. Quel silence ! Comme c'est bon de re-
garder une chambre dès la veille que procure la fié-
vre, comme c'est doux parce que chaque petit de-
tail prend un relief nouveau, Le moindre che-
ve semble s'animer d'une sorte de vibration
significative. "Il ne vient", "Il viendra !"

Jusqu'à maintenant, le voir, l'entendre, tou-
cher ses mains était doux, pénétrant vertigi-
neux, mais maintenant que je suis seule dans
ma chambre, couchée dans mon lit, sans ce-

possibilité de courir vers les endroits où j'espérais le ~~trouver~~
~~trouver~~, elle devient, sublime extraordinaire, divin!

Cette attente est toute ma vie et tout mon espoir,
Mon cœur va vite, mon toux me devance, mais que
c'est cela? rien. C'est lui qui compte, c'est l'espoir de
le voir qui remplit ma vie. Oh! c'est bon, c'est
si délicieux d'être malade parce qu'il va venir."

Je regarde la porte, Elle me fascine, toute simple
et blanche et sale qu'elle est, avec sa poignée
dorée et sa clef en dessous, Mais elle ne sais pas
cette porte, ce qu'elle est devenue pour moi. C'est par
là qu'il va entrer! Je regarde les deux rectangles d'or -
tres qui le couronnent et je me mets à calculer. A
quelle hauteur serai sa tête? A peine à dix centimètres
des vitres, ~~Je vais voir la poignée tourner~~. D'abord il
frappera à la porte, après je verrai la poignée
tourner, elle tournera doucement vers le bas, quelques
centimètres d'ouverture d'abord et par là, je verrai
sa tête. Je regarderai ses cheveux blancs et ses
lunettes qui brilleront et son sourire. Entrez!
Ce sera le paradis! Comme c'est bon, comme
c'est doux d'être malade quand on sait que
quelqu'un que vous aimez va venir. Je suis si
sérieux quand il me s'en promet. Je tremble
se parle félon sur sûre. Je suis étourdi, mais

pas méchant. Il n'est pas amoureux de moi mais
il a de l'amitié pour moi et il me fait pas
dables tout ce que je lui ai montré de douceur
et de tendresse. Il va venir mais quand ? Peut-être
le matin. Oh non ! il se leve tard, il viendra tout de
suite après le déjeuner, Je crois qu'il va avoir froid
dans ma chambre. Mais je ne m'en ai pas mais lui !
il n'est pas dans le lit. Il faut que j'allume. Ma
tête tourne. Oh que mes jambes sont molles, Je tousse
à m'arracher les poumons mais que je suis
heureux. Je regarde les deux bases de feu blanche
qu'il aime et je leur dit : Venez - vous il va venir,
Ils semblent comprendre. Je me traîne. Oh
pourquoi suis-je si faible ? Heureusement qu'il
viendra et je sais que j'irai mieux tout de
suite. L'autre fois quand je fus malade, il n'avait qu'à
venir pour que j'aille mieux. Assurément qu'il viendra
vers ces deux heures. Voilà que le fess est allumé.

Maintenant il faut que je me couche. Vraiment je suis
faible. Mais quelque temps après elle s'éprouve qu'elle
n'a pas fait de triette. Elle se traîne jusqu'à
la chambre de bain, elle se lave peimblement, elle
fait ses ~~frises~~ tresses, elle met de l'eau de Cologne
sur ces cheveux. Elle sourit à ses cheveux parce que
peut-être il les entressera. Oh ! quel bonheur, alors

alors vite vers ce lit sur le bord duquel il s'assiegea
cher, doux petit lit, il va venir se presser sur toi,
comme si t'aimé, que je suis bien devant, combien
tu est préférable à tous les chars couteux et com-
pliqués meubles de gens qui n'ont pas un ami
comme moi pour aller vers eux lorsqu'ils sont
malades. Vaut-il la peine d'avoir un meuble
magnifique si autour de lui ne s'y reunit que
froideur et convention? Oh cher et pauvre divin!
Ton matelas a deux énormes brosses par lequel il
chape le crin, ta couverture est en loques...
mais tu est privilégié parce que il va s'appuyer sur
toi!

Il faudrait que je me fasse presque deux à manger, mais,
s'il vient pendant que je mange? Non je mangerais
plus tard lors qu'il sera parti. Peut être aurais-je
le temps de me faire à manger. Que c'est doux de voir
aller et venir dans le chambre, allumer, s'occuper de
moi, Oh que ses mains sont douces et habiles,
Il touche à peine les choses et tout se fait
comme par magie. Je suis sûre que les
allumettes, le petit ^{réchauffeur} ~~fourneau~~, le couvercle, le
craquelé du riz et du sel lui s'ouvrent
lors qu'il les touche. Tout devient facile
Comme il allume facilement le fourneau, le papier, le crin,
le charbon ne demandent qu'à brûler pour lui faire plaisir

à des mains, parce que ses mains se ~~font~~ ont
un tel magnétisme, le magnétisme de
tout son corps! le magnétisme de son
esprit! aussi si pénétrant, si subtil! ...

V- + il arriver? Je ne veux pas regard
der le moment, cela me donne des frissons
frissons, j'aime mieux ignorer et attendre,
maintenant, que je sois que c'est le mo-
ment qu'il va venir, il peut se retarder un
peu et se soufre des tourments. Suis-je? Dites!

La cloche! oh! c'est lui certainement! font
mon corps, toute mon âme se tendent vers le
couloir. Quelqu'un s'avance? Non, silence. J'entends
des voix près de la sortie. Mais si elles retent
là, ce n'est pas lui, Non certainement pas
encore lui, Il est fat, il mange encore peut-être,
La cloche, encore! Maintenant, il n'y a pas de
doute. Des pas s'approchant, oui il vient, il
est là! Mais il ne frappe pas, qu'il aille, il
se s'amuse! Il va me faire une surprise!
Entre! entre donc. Silence. ^{une pauvre tête enfoncée} trop de silence,
une angoisse au cœur. Ce ne devait point
être lui encore. Maintenant, Ah! pour quoi
s'impatienter? Il le promet. Il était
sérieux. Il vient. Il vient. Il vien-

dra. N'est-ce pas qu'il vient ? Demande-t-
à la porte, à la glace (qui semble particuliè-
rement pleine de vie) au ~~sofa~~ sofa qui a
l'air sceptique. Ah! vous souriais tous, tout à l'heure,
et maintenant vous avez l'air de doute! Doutez-
vous? Ils m'ont un drôle d'air. Et bien moi,
je ne doute pas. Il a promis, il viendra.

La cloche envoie, Ah maintenant c'est lui
qui c'est lui! ^(Il regarde mes maubts. voyez vous? Ils ont l'air penant.) ~~il est là, se va proposer, de l'Entrée!!!~~ que les pas s'aggrave-
dant, ~~de l'Entrée!!!~~ C'est ma compagne de
chambre, je ne peux pas ce croire, je me
refuse à croire que ce ne soit pas lui, Elle
me dit: "qu'avez vous? vous êtes pâle, vous avez
un drôle d'air." Oh! c'est de ce, il est un
jeu for aujourd'hui" lui reprend-je.

Elle me dit qu'elle est très pressée, elle ne peu
pas s'occuper de moi maintenant, à 4,
à 1/2 elle viendra préparer mon lit. Oh!
part mieux! Comme elle se sera seule avec
lui... ou avec ma douleur.

Je recommence à attendre (il a promis)
et tout à coup, je doute. Pourquoi? Je
ne sais! Je doute! Je doute! Peut être
qu'il ne viendra pas! Pourquoi? Il a promis?

Il m'ignore la peine immense qu'il ^{va} me faire.
Il ne peut pas vouloir me faire cette peine. Il était
en face de moi et il me regardait dans les yeux lors-
que je lui ai supplié de venir. Il a dit "oui" elle
ne peut être que oui.

Attention! quel silence, mon Dieu! Dans ce silence
tout devient sonore, tout devient solennel! Il me
semble que je pourrais entendre son pas dans la
rue, son pas dans l'escalier, le bourdonnement
de l'ascenseur, tout!

J'attends. Une orlogie sonne. Qu'elle hante? Oh!
je ne sais, je ne veux savoir. Je me bouche
les oreilles. Il fait une petite sieste, tout
simplement. Il va m'ouvrir un peu, et ~~sera~~ ^{après}
il viendra je m'apprête. J'ai confiance. Je le
vois dormir dans son lit. Je m'attends. Comme je l'aime!
Qu'il est jeune et beau! Sa tête blonde sur le bras
replie, les lèvres mi-ouvertes, un peu de rosine
au coin, et les cils, très clairs, à peine une courbe
douce sur le joué! Que je voudrais l'embrasser
pendant son sommeil, que je voudrais poser tout
simplement mes lèvres sur cet obole qui est l'œil
et qui ferme légèrement sans se proposer.
Chéri!

Combien de temps c'est-il écoulé ? Je l'ignore. Il me semble que la lumière baisse. Alors ? Il ne vient pas ? Ne viendrait-il pas ? Dites, Niz, mirai, soke, pôte, petits vases chers, viendrait-il ? Silence.

Oh ! comme ils ont l'air indifférent et ironique !

Alors, vous m'abandonnez tous ? Vous ne voulez plus m'attendre avec moi ? Mais j'espère, j'espère encore ! mais je vois bien que vous tous me trompez le dos.

Ah ! vous ne croyez plus qu'il viendra ? Oh ! moi, moi... je commence à douter aussi, Et tout à coup Oh ! féroce créature, mes larmes commencent à couler. Heureusement qu'il ne va pas venir maintenant car quelle horreur, me figure enflée, défigurée par ces larmes. Je ne veux pas pleurer.

Je m'arrête. Voilà, Mais quel genre de nouvelle folle s'empare de moi ? voilà que je commence à s'écouter. D'abord elle se passe tout doucement,

Sam... Sam... sam... sam...

sam... viens cheri ! viens, viens, je t'en prie, je t'en supplie, j'ai besoin de toi... viens un tout petit moment, rien que me dire bon jour, me serrer la main, me sourire et partir,

Sam... sam cheri, viens, si tu viens je serai guérie tout de suite. Viens... Oh ! viens,

Je m'aperçois que des torrents de larmes

glissent au long de mes bras. Je m'aperçois avec
épouvante que mes bras se sont tendus du côté
d'où se trouve qu'il se trouve, Je dois avoir
l'air d'une folle mais je ne m'arrête point.
Je voudrais m'arrêter, je ne le peux pas.
Assurément c'est le fièvre, Je passe une heure
peut-être plus, toujours à l'épave désespé-
ment, toujours avec les bras tendus et des
cascades de larmes qui coulent au long de
mes bras, finalement je tombe épuisée,

Du monde autour de moi! une "vix douce
amie, "vous ne vous sentez pas bien!" Je
ne peu pas répondre. Je me tiens le cœur avec
une main, je souffle, s'étouffe!

Ils vont, ils viennent, on me donne des
gourbes, des compresses, on téléphone à un
docteur, dit-on.

Mon Dieu qu'il vienne et tout sera fini;
pas besoin de docteurs, de remèdes de devan-
nements. Lui seul peut me guérir, sa main
sur ma main et tout est dans l'
ordre.

Je n'ai rien dit, mais quelqu'un a
compris; on va lui envoyer un message

indirecte, bientôt il saura que j'ai une crise de cœur.
Je n'ai pas envie de mourir, je voudrais le voir,
Je demande à Dieu ? "Mon Dieu est ce que j'ose
vous demander si il vienne ? Vous ne vous fâchez
pas ? Oh ! pardonnez moi Seigneur . . .

Mais maintenant qu'il va savoir que j'ai
une crise de cœur, il va venir, certainement
Oh ! quel bonheur, quel bonheur de voir enfin
Il se précipitera vers moi. Si ma porte que les
autres soient là, il est un ami, ils le
savent, un ami peut accourir vers une
amie lorsqu'elle a une crise de cœur,
une vraie crise - comme si ma pauvre
Quelle heure est il ? Ils m'ont étourdi à force
de dragues, que ma chambre est triste ! mais il
ne vient . . . Je ne vient, Je ne vient . . .

La porte est en face de moi si fascinante,
Je ne entre par là, c'est certain c'est la
nuit moi j'ai une crise de cœur et
Je ne . . . Je n'est pas un monstre !
Je ne vient . . . il ne vient . . .
ne vient . . .

Je suis à moitié étourdi . . . Ces sottises . . .

La porte continue à me fasciner, Je suis faible... faible...
mais il ne vient... 8 heures... Tout est fermé
dans la chambre... j'ai de la peine à respirer, 9 h...
je pense qu'il ne vient d'arriver... que silence
Heureux... il me dit... peut-être m'
avoir pas vu avant " je ne vous croyais pas +
malade... un train passe... on ouvre la
porte... c'est lui... on ne vient pas sans
le couloir, il hésite... silence... non ce n'est
pas lui... 10 heures... oh mon pauvre cœur!
quelque chose, me donne une pilule " cela va mieux,
oui... Il ne vient... on m'a laissé
toute seule... le plus en plus le silence
regne... j'entends mon cœur battre...
Mon Dieu qu'il vienne!... 11 heures...
Luis - je le vois? Oh il peut encore venir
j'entends... minuit... 1 heure du matin
2 heures...

Ainsi elle passa lundi, mardi, mercredi...

x x x

Elle avait dépensé toute une semaine pour acheter de cadeaux
pour le H. Il ne vient pas!

Oui, il est pervers. Il peut être terriblement pervers. Voici, comme il

l'a passé toute une semaine à attendre un baiser de toi:
toutes les minutes, toutes heures se font hantées par ce désir,
Mon corps, mon âme entière se penchaient vers toi ~~avec espoir~~
~~avec crainte~~ sans ^{même} que tu t'en aperçoives. Tu ignores donc
que tu es sur tes yeux mon enfer et mon paradis.

Je suis comme un vieux guerrier invétéré, incorrigible
qui part tous les jours pour un nouveau combat.
Je ne fais point claquer les trompettes ni sonner les
tambours, je ne outoyer mon drapeau. Les fenêtres ne s'ou-
vrent point sur mon passage, ni les maris, ni des
marchands ne s'agitent à mon départ. Je suis un vieux
lutteur invétéré et incorrigible, qui part tout seul au
beau milieu du jour ou de la nuit, ^{marchant sur les pointes de pieds}
formant sa porte sans se sienne. ~~Je n'ai~~ sans même faire d'aller
la porte, ni respirer ni bottes ni son épée, Il n'y a
point des bras amants pour se suspendre à mon
cou, il n'y a ni des adieux, ni des bénédictions, ni
des larmes. Je part tout seul tout d'un coup et
de présentiment. ~~Je n'ai~~ sans même avoir même l'espoir de
la victoire. Mais j'ai ports silencieux, avec les dents
serres, avec les poings fermés, sachant que la lance
de l'ennemi va percer cette chair ~~qui est~~ sensible qui est
même ^{chair et sang} ~~et faire verser ce sang qui est le~~
même, ~~chair et sang que tout l'univers~~

lutte m'ont fait moins sensible. Je pars sachant ^{que} ~~que~~ ^{que} je serai vaincu, car
en deux guerres qui aiment la lutte je ne m'attaque point
aux faibles. Je suis ~~que~~ Mon corps couvert de cicatrices a
encore des plaies saintes à percer, et ~~de~~ ^{de} part, avec le front
sueur, est un petit frisson dans ma chair, Mais je pars.
Comment ne partirais-je ? ^{Seule la mort, peut me guérir mais j'ai peur,} Je connais trop les retours du
combat pour partir ~~avec joie et en gloire~~ Je ne chante ni
loue les Dieux de la Victoire car j'ai toujours été vaincu,
et je connais la savante ~~de~~ ^{de} la défaite sans connaî-
tre le ~~savoir~~ ^{savoir} de la Victoire. Je pars avec un frisson
de peur ~~car j'ai beaucoup de souffrance et si j'ai encore peur.~~
je reviendrai ^{harassé} ~~les~~ ^{les habits en esquies,} ~~mes~~ ^{mes} membres flagellants,
pouvant à peine me tenir, j'aurai la chair meurtrie,
et les muscles ramollis, ma peau ^{striée de blessures} ~~de~~ ^{folle} ~~de~~ ^{de} la douleur
et mes ~~brûlés~~ ^{brûlés} ~~et les~~ ^{et les} ~~grosses et énormes~~ ^{grosses et énormes}
larmes couleront de mes yeux. (J'aurais appelé Dieu, ~~je~~
^{dans} ~~avec~~ l'angoisse ^{de l'impuissance} ~~de~~ ^{de} l'angoisse ~~de~~ ^{de} l'impuissance ~~de~~
venir tout seul, avec un fil, avec un traîneau et des
père desir de venir, car je suis un guerrier invétéré
et invincible! Mais ni Dieux ni les hommes (car ~~je~~ ^{il} n'y
a point d'amis pour ^{invincibles} ~~les~~ ^{les} ~~général~~ ^{général} ~~pour~~ ^{pour} ~~et~~ ^{et} ~~interrompre~~ ^{interrompre})
ne m'aurent assisté. Je rentrerai toujours vaincu, toujours
flagellant, toujours malade et quelque temps après,
à peine guéri des blessures, je partirai de nouveau
en quête de l'ice ou mesurer mes forces ~~et~~ ^{et} car si sait
l'un vieux guerrier ^{malgré moi} ~~malgré moi~~ invétéré, invincible.

Université.

Ils parlaient tranquillement, en amis, Elle avait oublié
les tourments et se livrait joyeuse au bonheur de l'événement et
de la voir rassemblée sous sa toit à elle. Elle parlait de ses
voyages, de ses études ou elle exposait ses idées morales,
sociales, artistiques... Il écoutait attentivement. On pourrait
s'apercevoir qu'il éprouvait un vrai plaisir à l'écouter.
Les yeux étaient calmes, même doux. De temps en
temps une étincelle d'intelligence y brillait et des
sourires suivaient amplement ce regard. Elle avait
une figure heureuse, très saine, très jeune. Les yeux
brillaient d'un éclat enthousiaste. Elle souriait
souvent. Parfois, elle prenait sa main de son
ami et y jouait avec une parfaite innocence.

Ils passèrent une ou deux heures entourés de cette bonne
et douce atmosphère, sans trouble ni inquiétude.

Elle voyait sincèrement que le jour se pouvait finir
sous cette douce impression, tout à coup ce lui prit une
mani. Elle n'attachait point d'importance à ce geste.

Ils jouaient sans autre souci avec leurs doigts ou
avec leurs cheveux sans qu'aucun trouble n'en vint.

Maintenant ce fut lui qui ^{porta} glissa sa main un peu
plus haut que ce poignet, il glissa ses doigts entre
la bras et le membre. C'était une manœuvre
en latinisme bricole et cela lui sentait élastique

Il s'agit facilement glisser toute sa main et
toucher la saignée du coude avec la pointe de ses doigts.
Elle le laisse faire, calme et confiante. Elle continue
à parler et de sourire avec une parfaite sérénité.

Mais au bout d'un moment, elle s'aperçut que cette
main frotait le peau avec les ongles, très doucement,
elle le fixe un instant avec des yeux interrogateurs.

Il y avait dans ce regard une parfaite confiance,
mais aussi une demi de peur. N'était ce pas lui
qui demandait de l'ambic qui maudissait son auteur

à elle qui fuyait tout communément de position?

Alors? Elle voyait se tromper. Non ce n'était pas
possible que ce fut lui, justement lui qui vient ~~causer~~
rompre ce charme pour, ^{de} ces heures dures et calmes,

Et tout à coup un frisson parcourut sa chair.

La parole s'arrêtait un instant, elle essaya de se

reprendre, Elle y parvint, mais dans ses yeux un éclair
trouble avait passé; Il ne s'arrêtait point, sa main

tracait sur le chair du bras de toutes petites frottements
à peine un chatouillement avec la pointe d'un ongle,

Il descendait, il montait et descendait, il les pressait
maintenant tantôt rapides, tantôt lents, et sans à

peu ses doigts entouraient le bras, le serraient, le
moulaient et le pressaient, le berçaient, le

représentant -

Elle ne parlait plus. Peu à peu se parla d'aut
severne lente, difficile, embrouillée, obscure. Elle
qui parlait si facilement, cherchait ses mots avec
peine, et ses yeux avait comme une voile dessus.
Du côté il n'écoutait plus. Son regard était fixe
d'un bleu foncé, mélancolique, et deuil des moments peri-
deux. Elle le regarda avec terreur, qui voulait le
le silence de leurs âmes était immense, et dans
ce silence le drame de Elle se révélait. Ses puls-
sions lui paraissaient tout ce corps. Il ne se qui-
tait plus des yeux. Son regard fixe, brillant, domina
sur volontaire. Il avait l'aspect d'un jouet atten-
tif qui connaît ^{son} instrument ^{ou s'élève sur lui} à la perfection. Et com-
me cet instrument répondait au toucher de ses vides,
à chaque mouvement, à chaque pression - chaque
glissement à chaque caresse, ce corps répondait
immédiatement! Toutes les nuances voulues! Il lisait
au même temps sur cette face ^{qu'il regardait} quel-
ques minutes auparavant brillait l'intelligence,
tout l'obscur appel du sensualisme. Il se pro-
dait peu à peu sans même changer de
position, son buste à elle s'inclinait vers lui,
sa tête se penchait, ses yeux prenaient l'expression
d'une bête ^{affamée} attachée, nappante, perdue, traquée...
~~sa respiration~~ le rythme de sa respiration
s'excellait, ses membres se relaxaient.

Lui, le jouet s'épanouissait, ses yeux froids aug-
mentaient de plus en plus. Sa bouche avait un vague
sourire. Elle au contraire devenait de plus en plus
sérieuse, tout son corps, instrument de sa, vibrat
intensement sous cette main habile. Elle était comme
une fleur qui ouvre ses pétales vers la lumière, mais
comme la lumière était couchée et elle assise sur
le même lit, peu à peu, doucement elle s'incli-
nait. Probablement, il avait encore une main né-
gligemment posée sous sa nuque au entrain de
se le trouver dans les cheveux, ^{lorsqu'} quand elle tomba
impuissante à côté de lui; Il n'eut qu'à tendre l'
autre main et saisir le corps qui palpait
une, d'aut vibrant et amoureux. Les deux mains,
d'abord furtives mais tout de même habiles, com-
mencèrent la partie brillante ~~de~~ morceau. Il s'
agissait maintenant de lui faire rendre le maximum
de la faire vibrer jusqu'au delire, ~~car~~ Il connaissait
chaque touche, chaque vibration chaque réaction.
La réponse de ce corps était juste à la mesure
qu'il attendait, même plus qu'il n'attendait. À ce
voir quelques minutes avant - si calme, si distrait
avec les yeux brillants d'intelligence et le visage
si assuré, on aurait pensé qu'elle était une
femme froide, indifférente au contact de la chair
ennemie. Mais maintenant, maintenant
que le tout puissant maître de cette chair

s'élait affirmé sur elle, comme elle répondait
lâchement, amplement.

Il jouissait à l'infini, il jouissait en virtuose,
en artiste qui connaît sa force. Sous ses mains,
ce corps de femme devenait comme une mer
agitée par un vent ^{maison}, comme une forêt frémissant
sous la brise, comme un torrent sous la fure
des écueils plus, comme un harpe hellène au souffle
égaré du zéphyr. Ses frissons, ses soupirs, les
ondulations de ce corps souple, l'excitation de la respiration
tout pouvait combler elle était à lui, en âme
et en chair.

Il avait joué habilement, froidement, attaché venant
mais se récompense n'était pas seulement intellec-
tuelle, un demi aussi montait en lui, Il sentait
le danger du trouble mêlé à cette étincelle de
perversité, une ivresse était en lui de cette lutte
Enfin il le désirait, il le désirait fureusement et
elle gémissante attendait... Elle attendait en
vain, En lui le lutte pour entre sans désir et
ce perversité avait fini par le triomphe de
le meilleur.

X X

Elle l'aimait d'un sentiment merveilleux et épouvantable
soux et terrifiant. D'un et infernal à la fois.

Les heures de bonheur que vous me donnez ressemblent à
ses étouffantes branches de corail que les indigènes
de l'île de la Société vont chercher sans ce fond de la figure.
Lorsqu'elles les sortent de l'eau, elles ont les plus vives et belles
couleurs, quelques heures après elles ~~pâlissent~~, elles
deviennent blanches et ternes comme de la poussière.
x x x

Le monde était pour elle un vaste desert dans lequel
flatait l'image inaccessible de Rith. Elle remplissait
le monde cette image elle était comme un fantôme. Elle
se faisait palpable de temps en temps... et s'il était elle se
évanouissait. Toujours toujours elle s'évanouissait juste
au moment de l'être croyait en saisir.
x x x

La figure d'événement visible était à la fois puissante
et légère. Il était si immense ment glissant,
si delicatement, si bonnement ment glissant.

L'image de Rith était toujours en elle, silencieuse et vibrante comme
un fantôme. Même quand elle ne pensait pas à lui, il était
là, haut et puissant comme une langue. On n'a pas conscience
qu'elle soit là et cependant, elle éclaire, elle guide, elle préside
tous ses mouvements et c'est vers elle que tout va et c'est
vers elle que le monde tourne. Il lui semblait que
sans lui les choses n'avaient point de sens. L'image était là, mêlée à
tout, son travail, son sommeil, sa nourriture, ses promesses et tout
ce qu'il entourait avait quelque chose de Rith.

Elle savait très bien que elle pouvait se sauver. Elle n'ignorait où se trouvait la source si elle avait dû aller boire. Elle n'avait pas même le désir de se sauver parce que le danger était la perte qui était l'angoisse, la douleur, l'incertitude, la humiliation, mais il était pour quelque chose en ces tourments, tandis que dans le calme et la paix qui étaient de l'autre côté il n'y était pas fait ce malheur qui venait de lui semblait à elle le soleil et tout le reste du monde : les tendres. Non loin d'elle il y avait une porte qui s'ouvrait sur la sécurité, sur la santé, sur le sommeil, sur le travail et ce devoir expérimenté précieux de son intelligence, mais elle ne pouvait aller jusqu'à cette porte, parce que l'on trappant sans cette porte il restait de l'autre côté.

- - -

Elle savait très bien avec quelle légèreté avec quel égoïsme, avec quelle insouciance et quelle inconscience il était capable de se sacrifier, et cependant, elle croyait toujours à lui le nouveau, à sa bonté, à son affection... Lors qu'il manquait à sa parole, lorsqu'il devenait un de ceux rendez-vous (ce qui arrivait neuf fois sur dix) elle était toujours pareillement étonnée, pareillement désemparée. Elle ne pouvait pas s'habituer à ces légèretés, à ses faiblesses... Elle reverrait le corps en pleine force, incapable de se mettre en route, de savoir se défendre contre l'atroce douleur de ces déceptions. Elle se lui demandait plus rien et alors c'était lui qui le priait de s'aller avec lui quelque part ou de passer chez lui prendre la thé. Elle

de plus tard dans l'environnement que puisqu'il c'était lui qui le venait sur
le moment, cela voulait dire qu'il en avait envie. (Ce n'était
pas la compassion hâles qui avait fait bouger et ainsi seules)

Le chocant l'idée au dernier moment, il en téléphonait pour
s'excuser. Il lui fournissait des explications qui n'avaient aucune
force. Elle se sentait alors, dégoûtée, volée, tout était si elle
desert injuste elle pour elle. Elle regardait les choses et les gens d'
un air étrange, interrogateur. Il semblait qu'on lui avait volé son
amour. La ville entière semblait responsable qu'il ne fût pas là, just
l'elle comme il l'avait promis. Sa prison, sa chère prison! Oh
était il? Que faisait-il pour qu'il avait changé l'idée, pour-
quoi il ne voulait plus le vrai prisonnier seulement il se voulait
qui était le responsable. ou pour. Quelle force étrange et per-
verse était maîtresse de cette délicieuse créature qui tout à coup
devenait inflexible? Elle pleurait amèrement, sans comprendre.

Elle savait que s'il ne lui avait point dit de se voir
elle n'aurait pleuré. Elle avait occupé sa journée comme
d'habitude. Quelques heures avant, elle ne comptait pas
sur lui, et maintenant, parce qu'il lui avait promis, de
le voir et tout à coup ne voulait plus le voir cette
destinée! Elle ne pouvait pas s'empêcher de ^{se} voir
volée, dépeignée violemment, sarcasme et impudiquement
dépeignée de son trésor. Son trésor! Son trésor! ou était
son trésor? Elle s'apercevait maintenant au moment où
l'on lui volait toute son illusion, que dès le moment

qu'il lui avait promis une thèse ou deux de si si, elle n'avait
plus peur qu'à cela, elle n'avait plus peur que pour cela,
elle n'avait plus rien espéré que cela, rien n'avait de l'in-
fort de le moment qu'il lui donnait l'illusion d'affection et
sympathie! Elle faisait table rase, de ses études, de sa
santé, de ses amis, même de sa mère dès qu'il lui
offrait un moment. Tout était pâle en face de lui, le
soleil, même ne semblait point avoir de lumière ni de cha-
leur comparé à cette figure adorée! Elle aurait moyenné
tout, la maladie, la médecine tout pour l'avoir un
moment. Il lui fallait toute la force de son caractère pour
ne pas courir où elle pensait le trouver, le voir,
le voir ne fût qu'un moment, même quand il ne
voulait le voir, surtout lorsqu'il se décomposait.
Alors elle aurait traversé le feu pour le voir et
si ce n'eût été sa propre volonté à lui de ne pas le
voir, mais des hommes, des éléments, des forces les plus
redoutables, elle les aurait affrontés tous pour le
voir.

Tout à coup le ciel s'ouvrait pour elle. Il se signait lui-même
au-dessus d'une ou deux heures. Il l'emménait dans un café et lui offrait
une chaise de bois. Il se signait lui-même le regard, et lui faisait
la place de sa conversation. Elle se sentait comme choisie comme
élue par l'Éternel. Quel bonheur! Le voir! L'entendre! L'entendre ses
yeux dans les siens! Ses yeux déjà un peu injectés, un peu voilés,
ils prenaient ainsi une certaine douceur. Ils étaient moins durs,
moins froids. Après quelques verres, une sorte de voile passa sur
ce sombre regard, il devenait humain. Elle pouvait se détacher
sans les effluves de sa sensibilité, en saisissant toute l'inquiétude sus-
citée. Elle devenait alors toute ardente de grâce d'esprituel.
Elle souriait comme baignée d'une lumière. Il se prenait légi-
time par le bras, par fois même, se traînant, entourant l'épaulé
d'Édith. C'était très simple, très camarade mais si doux.
Oh mon Dieu! pourvu qu'il ne fut point méchant. Un
soir, ~~à~~ commencement du printemps; il l'emmène à
minuit dans un jardin. Ses arbres étaient couverts de toutes petites
feuilles atherissantes. Il paraît en printemps, de la douceur du soir, du climat
du pays, il le regardait, le tenait par le bras, et lui embrassait ~~par~~ le
main à plusieurs reprises. Elle se crut au paradis, elle dormit admirable-
ment bien, elle fut heureuse, heureuse!

Et l'avait jouie. Et avait jouie d'elle, elle, comme toujours n'avait
pensé qu'à son bonheur à lui, elle était lasse et heureuse parce que
lui, il ~~l'~~ avait jouie. Elle avait une fois de plus éprouvé cette
profonde joie d'être possédée par l'homme qu'on aime. Elle éprouvait
dans cet acte tout le bonheur de la sincérité, de l'abandon de l'homme.

"Lors que je te sens dans moi - lui disait elle - mon bonheur est infi-
nit. Ici, ici, non seulement contre moi, près de moi avec ta
seule chaleur avec les palpitations de ton cœur si près de moi
et ta respiration à ras de mes yeux, mais en moi, ta
chair, ~~glisse~~ dans ma chair ton corps dans mon corps.

Je te sens palpiter dans mes entrailles. Tu es vivant en
moi, et non pas froid comme et distant comme d'habitude, mais
pur, vrai, sincère sans ton désir, Tu es oublié le monde,
ton monde, le monde de ~~impontables~~ éléments, fleurie, glissant
vague délicieusement, et tu es devenue une humaine et sim-
ple créature, une femme qui cherche à jouir, un homme
chaud et palpitant qui penche sur moi, corps et âme
qui pour de courts ~~et courts~~ instants cherche en moi son plaisir.

Tu cherches en moi ton plaisir! Quel bonheur! Quelle plénitude!"
Je sentis soupirant, palpitant, faible, tout tourné contre moi,
comme un bébé qui cherche le sein de sa mère! Tu me pres-
ses en chair, comme tu posséderais une fille publique ou un
de tes affreux inventés qui se font payer ~~mais moi~~
pour te faire jouir mais moi, moi je te possède en
esprit. Ma chair ne jouit presque jamais,
seul comme tu es à chercher ton bonheur. Les

et faible dans ton ivresse alcoolique, tu m'as ^{tu le feras} pas le temps de recueillir
me chair, mais mon esprit recueille la seule chose vraie et pure
que tu me donnes de temps en temps, ton sens. " Parfois se plaine

Il ballait pendant que tu soupies et haleines, gagnes et
râles sur moi, Si tu me regardes pleurer tu croirais que je
ne suis pas heureuse. Je le suis si ce suis à l'infiniment avec
une volupté indisciplinée, sublimée, unique. Lorsque
tu me demandes machinalement si j'ai froid, je suis
étonnée de la question. Il me semble que d'un corps je des-
cends sur la terre, Jouis? Quel sens a cela pour moi?

Jouis, avoir une onde de désir qui grandit, qui se mul-
tiplie, qui nous frappe par régions, revient sans
se char et sans son sang les assauts de la volupté
physique, comme une page revisitée les lames de font,
sentir peu à peu monter en soi, comme cette chaleur
et émoi, cette vibration, cette impatience de la chair,
assouvir tout cela? Avoir un éprouver le tourment
et le joie du désir qui monte, monte, nous emporte
nous emporte, ennuie! ennuie! vouloir! recevoir
on ne sent pas grand et tout à coup se frisson.
Le grand frisson, soit par une série qui grandit
en nous, soit tout d'une fois comme la chute
d'un corps! Le grand frisson de l'amour physique!
Non je n'éprouve rien de cela avec toi, c'est
mieux beaucoup plus fort et plus subtil.
Je jouis dans mon âme.

Lorsqu'il finit de jouer, il resta encore couché sur elle à la fouir
dans ses bras par pitié de la lâcher, parce qu'il était fatigué et
elle était douce, chaude et accueillante, parce qu'elle ne
renouait pas et le tenait si doucement serré! Après il ballait
il annonçait qu'il avait sommeil qu'il s'en allait la quitter.

Elle commençait à avoir peur. Peur de quoi? Qu'avait-elle
fait pour craindre? Elle s'étant laissée aimer sans oser
prendre une seule initiative (du reste cela ne l'inté-
ressait pas) et lui cependant elle avait peur. Elle savait qu'il
allait être méchant. Il avait pu se tancer, l'embrasser,
lui dire un mot gentil, ~~il~~ ce n'était aussi impossible

à Rhyth que à un homme serpent de voler. Il disait
" Je ne sais pas pourquoi nous nous entrons à faire
l'amour ensemble, nous ne nous plaisons pas! "

ou " J'aimerais faire l'amour avec une sauterelle,
j'aime cette froideur des morts, cette immobilité! "

Lorsqu'il la prit pour la première fois, elle se donna à lui en entier,
subitement, entièrement, corps et âme. Ce fut pour elle comme si tout à coup
le porte du Paradis s'ouvrit toute grande. Elle n'avait pas même vu
cette porte avant laquelle elle semblait attendre toute sa vie, elle ignorait
le paradis, mais à la minute même qu'il la fit dans ses bras et
la desira, elle comprit que le paradis d'enfer ne pouvait
venir que de lui et elle s'y livra.

Elle éprouvait pour Rhyth une sorte d'illusions excellentes.

Sensuel.

La nuit à Winkleret →

Un milieu d'une dame il lui dit : Timmes - vers Janvier ?
 Elle avorta cette question avec ravissement, c'était la pre-
 mière fois (et elle s'en aperçut) qu'il lui adressait une question
 aimable. Janvier, il ne lui avait encore dit : Étés - vous trou-
 vers ! Étés - vous en route ? Étés - vous bien ? Et
 maintenant ... quel miracle ! Elle leva sur lui son
 regard plein d'ardeur, elle souriait. ~~de tout son cœur~~
 - Oh ! oui - répondit de tout son cœur -
 - Et bien Pour qui n'y pénétrons - vous pas ? ^{de Janvier ?}
 de son âme s'efface, une pointe de douleur pierce
 le cœur d'Élie, Il s'en aperçut et ajouta :

Mon père n'avait cela, a ^{cette} ~~ces~~ ~~deux~~ ~~si~~ ~~d'ama~~ ~~ient~~
 avec lui.

- Vous êtes le Digne fils de votre père - dit Élie
 de nouveau ravis. Mais déjà son bonheur était
 loin.

Il y avait entre eux (K. et B.) tant de souvenirs troubles, tant
 de complexités inavouables ! tant de liens ^{sublimement obscurs, polymorphes} ~~troubles~~ ~~et~~ ~~sacres~~ !
 Ils s'aimaient l'un sans l'autre, ^{par leurs penchants} ~~par~~ ~~leurs~~ ~~vies~~ ^{par leurs émois égaux} Ils étaient unis par
 la profondeur ^{même démon} ~~de~~ ~~leur~~ ~~âme~~ ~~qu'il~~ ~~il~~ ~~avait~~ ~~en~~ ~~chaque~~, c'est à dire : Par e-
 quivoque de leur étrange sexe par l'impossibilité de l'amour normal, qu'ils
 naissent de la même obscure force instinctive.

Elle se reveillait tous les jours avec une sensation d'invincible détresse. Elle pensait à la mort et regrettait de tout son cœur que ce sommeil passager ne fût le sommeil éternel. Elle pensait à la mort comme si quelque chose de positif, de personnel. Elle s'y reposait souvent comme sur la poitrine d'un ami. "La Mort - Dit-elle - est le seul élément capable de substituer l'amour. Lors qu'on n'a pas d'amour sur la terre il faut mourir. Il est nécessaire et urgent de mourir, avant que cette amertume immense du deuil ne vous convertisse en un monstre. Je ne vois pas autre chose à opposer à l'amour si ce n'est ~~pas~~ la mort. Ceux qui ne sont pas le tourment, ceux qui ignorent le feu constructif et destructif en même temps, ceux qui n'aiment point un être vivant, qui vous méprise, ne savent pas la grandeur de la mort, ne peuvent se regarder la mort avec le sourire. Dieu a donné la Mort aux hommes pour les consoler de l'absence d'amour. Cette chaleur, ce feu, cette force et ce tourment qui est l'amour en vous, ne peut être opposée par un être seul. Elle vous devoue et vous veut fuir, & les brefs instants d'un amour partagé, cette communion sublime de deux êtres qui s'aiment est le seul rival positif de la Mort. Elle serait unique, et grandiose et comme la vieillesse et destructrice. L'amour est le seul qui puisse lutter contre elle, s'opposer à sa souveraineté, de l'enfance de l'homme l'amour et la mort s'opposent, se disputent, et plus la créature est parfaite et plus les deux puissances s'emparent d'elle.

Mais Elle, ne pensait point à la Mort, comme le jeune Spartenbrooke le faisait,
Elle pensait à la mort comme à deuxième puissance, et plus tôt comme
à une négation de l'amour ^{en même temps qu'un complément de l'amour.} impossible. Elle ne voyait pas, comme Peers
un élément vivant, un aboutissement positif, mais un refuge, un
remède, un aboutissement ^{de deuxième ordre} négatif. Lors qu'elle devint la Mort, elle dut
encore faire enfant. Elle ne peut oublier jamais la sensation immense,
la surprise effroyable de cette découverte. Quand elle réalisa, qu'il faudrait
l'affronter un jour, qu'il faudrait un jour plus ou moins éloigné, se
fondre en elle, la connaître et s'y élever, son jeune cœur se mit à
battre désespérément et ses yeux enfantins s'agrandissaient de terreur.
Elle ne fit rien à personne. Elle garde pour elle seule ses heures, ses
jours d'épouvante qui lui virent. Elle ne crût pas possible de con-
tinuer à vivre avec un tel fardeau. Avoir devant la Mort, Avoir
réalisé la Mort, avoir cette chose immense, grandiose, puissante
terrifiante qui était la Mort, comme un élément vivant et fan-
fible (?/ comme un organe nouveau dans son corps, comme un mem-
bre de plus, ou comme quelqu'un de vivant, quelqu'un de vrai, de
d'existence, Elle en perdit l'appétit et le sommeil, ^{de sa} tête enfantine, son
petit corps se prit secouer d'un extrême à l'autre. Peu à peu le
vie prit le dessus. La petite fille, saine et forte s'arrêta à la vie et
fit de la mort un élément de second plan. Elle ne s'oubliera jamais
plus. Plusieurs fois par jour, et même ² / ¹ / pendant la nuit elle était
tout à coup secoué par cette visite. La ¹ et l'idée de la Mort venait
se présenter brusquement. La Mort prit dans la vie d'Elle une

forme précise et concrète. Mais une forme extérieure, une personnalité soignée
comme un imitateur, elle trahissait, sorte de percepteur de contri-
butions, formant partie de la bureaucratie métaphysique. Elle se re-
vait venue cette forme extérieure de la mort, avec une note de tonnerre
pour commença, (pendant son enfance surtout) pleurant avec une note
d'ennui et de résignation. Mais la forme extérieure de la mort
qui se cristallise en Elle par "Tu surcrois cette chose inerte
indifférente, jaunie et froide qui est un cadavre comme X. ou
Y. qu'elle avait vu mourir ⁽¹⁾ ou bien: "La mère mourut un jour, pro-
bablement avant toi, tu es venue morte, tu ne sauras plus ce qu'elle
est devenue, ou son esprit se n'est allé, pour qu'on ses yeux pleins
de chaleur et de tendresse sont devenus vitreux et froids. Comment
comment cela est possible. Cet amour sublime, cette abnégation ex-
traordinaire, cette chaleur de ses mains et de ses lèvres sur
ma joue, sur mes cheveux, cela disparaît un jour, un jour
qui certes n'est pas encore là, mais aussi positif, aussi réel
effroyablement certain, que cette époque, lors d'elle (oh!
Dieu je l'espère) me donnera mon goûter en souriant, et
me dira "Ils t'ont assez de pain?" Oh! le simple astuce ou
de pain? accompagnée de ce regard, de cette main la
carisse de cette main chérie, sur mes joues devenait
si immense, si précieuse qu'à lui seul remplissait le monde

(1) Devant l'impression qu'elle eut devant le premier cadavre qu'elle vit. Celui d'une fillette
de 5 ans amie, à l'enterrement de laquelle elle assiste.

Elle ~~devrait~~ all' après une de ces apparitions extérieures de la
Mort, devrait se lever de son regard ardent. Mais jamais ne con-
fia à personne cette chose imminente qu'elle devinait, "L'air présente
constante de la ^(depuis le jour où elle le devinait) mort, la sensation permanente de la mort en
elle, comme une chose vive et latente prête à ^{brûler à la mort à} ~~fla devner, un jour~~
trayant même en elle-même en ces êtres aimés. Elle
voyait ~~no~~ une ^{seule} mort, mais une mort pour chaque individu. Elle
connaissait ~~sa~~ mort, et voyant vivait en elle-même com-
me partiellement ~~l'élément~~ ^{son corps} ~~même~~ (comme lorsque le cœur se mettrait
à battre follement et elle lui disait "ouais que tu ^{t'aimais.} ~~parais~~,
que tu te méfais" au visage et pour lors de malheur en
dixant de faire des petits compléments stupides au que le sang
jaillissait par une blessure. Elle n'ignorait pas que cœur,
poumons, sang étaient en elle mais ^{générallement} elle ne se les rappelait
presque jamais non quand eux se manifestaient, l'était
du même jour la mort, pour sa mort personnelle. Elle se
tenait tranquille ~~et~~ couramment mais, de temps à autre
se présentait, se faisait voir, Mais tout cela était pour la forme
extérieure de la mort, pour (une forme pour elle-même, bien clair, bien
déterminé) une forme beaucoup plus vague pour les êtres aimés, et
une sensation d'ombre, les vague dans le reste du monde -
mais la forme intérieure de la Mort, l'âme de la mort si j'ose
dire, ne se présente à elle que beaucoup plus tout, assurément
au même temps que d'amour. Elle connaissait depuis très

long temps la forme extérieure de l'amour, lorsque elle en découvrit l'essence.
La forme extérieure fit pour Elle, les lettres naïves et sup³³ de ses
commandants de collège, Les lettres qu'elle avait ou échangé entre
jeunes filles et garçons en dimanches après midi, sous les platanes dans
promenades de M. et lorsque cette amoureuse forme et l'air de l'amour
prenait des expressions plus crues, elle n'osait plus s'appeler amour
Elle savait de toute jeune connaissait de longue date le mystère
de la procréation sans avoir jamais l'avoir associé à l'
idée de l'amour, même extérieure. Le contact idéal du contact char-
nel l'avait longtemps épouvanté et plus elle s'y était habituée comme
si elle formait part de choses tristes et nécessaires, comme une
contribution à payer pour avoir le droit d'aimer. Mais
lors qu'elle découvrit l'essence ^{simple} profonde de l'amour. Lors qu'elle
d'abord elle aime ce bon camarade d'études avec qui
elle partageait sa vie intellectuelle, et physique, et lorsque la
Mort elle la lui enleva sans lui permettre de faire co-
naissance avec les illusions, avec le désamour et le jalousie.
alors Elle eut le sens caché et profond de la Mort, l'essence
de la Mort, le rôle profond pénétrant et vaste de la Mort.
Elle avait cru aimer Bernard d'amour, et peu, sans cette croyance
juste et comblée le vrai sens de la mort, Maintenant qu'elle avait
aimé Keith de cet amour immuable ^{simple} éternel et sans espoir
elle comprit que ce doux et confortable sentiment que
l'unissait à Bernard ne fut jamais de l'amour, mais
une douce et profonde amitié, une camaraderie

accompagné de Tendresse. Plus elle approfondissait dans l'amour plus
elle découvrait le sens de la mort. La mort, cette présence constante
en elle, devenait significative. Plus elle aimait, plus la mort se
épaississait compréhensible, nécessaire, humaine. L'essence
intérieure de la mort, la forme intérieure, se révélait pleinement en
elle lorsque elle comparait Bernard à Kyth. Bernard sans
la mort eût devenu pour Elle quelque chose de gentil et de
désillusionnant. Sans la mort et deux, et tendre, et chant de
confortable Bernard eût devenu, un être plus, vulgaire, grossier,
arrogamment ennemi, (quelle honneur) un adversaire spirituel,
une barrière aux cités courtoises de sa jeunesse... ^{un être à ses yeux, un masque à sa lumière} un ennemi!
Bernard un ennemi! Pourquoi elle ose se comparer à Kyth?
Aurait-elle abandonné Bernard, ce doux, ce fidèle, ce loyal
Bernard, pour suivre l'ombre fugitive, méquise, étran-
gante inhumaine de Kyth? Oui! Elle aurait tout osé
pour suivre sa folle libération. Si l'on nous force, immuable, mis-
éricordiable qu'elle avait pour Kyth; était-elle d'une telle force
que Bernard aurait été sacrifié comme elle avait
sacrifié sa mère, comme elle sacrifierait Tom. Mais
l'idée de la mort, la certitude du ^{trépas} de la mort venait
de ce que la Mort se présentait à elle maintenant
comme l'ennemi de Bernard, et plus tard comme
son amie à elle. Elle comprenait maintenant le sens profond
de la Mort; ce qu'elle n'avait été jamais capable de comprendre
auparavant. Cette rigide, cette inhumaine protestation se

tout son être vers le mort, lors que elle emporta Bernard, venant
de sa immense me comme l'âme, de son sang profond, de sa forme
interne de la mort. Elle devait cette connaissance à Kyth. C'est
par Kyth qu'elle comprenait le mort de Bernard, et c'est
par Kyth qu'elle aimait, enfin! le mort En somme, l'Amour de la
mort ne peut être compris que par ceux qui aiment profondément. Elle était amie de la
mort maintenant, fiancée à la mort, promise à la mort, grâce à son amour pour Kyth.
Bernard e'avait peut-être aimé un peu comme elle aimait Kyth et à cause de cela,
le mort aime Bernard. Maintenant, Elle avait un doute terrible. Elle se voyait déjà
morte. Elle sentait en elle une telle et absolue possession de la mort, que cette pensée
vie, insignifiante, triste et animale qu'elle portait en elle n'avait point à lui
de préter aucune un peu, la sensation de sa propre vie. Le fils de Kyth et d'elle, ce fils
physiologique de Kyth avait une faible vie à part, une misérable vie à lui, mais
nullement à elle. Non, elle était morte, elle le savait. Elle était morte malgré qu'elle
continuait à manger à marcher à parler... Elle pensait calmement à la
vie perdue et celle, pour Kyth, et avec Kyth, et ne pouvait s'intéresser à cette chose
stupide de vie qui était encore là. Le problème, le seul problème pour Elle
était de savoir si cette mort immense et douce, consolatrice et ~~est~~
absolue qui se possédait, resterait toujours en elle jusqu'au moment de la
mort apparante, ou si elle se retirait, reviendrait, le posséderait en
entier et repartirait, s'alignerait pour revenir et la reprendre. Comme
Kyth avait fait. Cette présence immense qui était en elle, pouvait dans sa grandeur
négative remplacer Kyth, elle l'avait fait. Elle sentait son corps avec terreur
comme si elle était déjà une charogne. Son âme morte pour Kyth lui
semblait une charogne ^{avec une impure charogne immortelle}. Elle se soulevait avec horreur et mépris
combien elle avait aimé la vie. Elle aime alors ce mort profondément
exactement comme elle avait aimé la vie, et parce qu'elle avait aimé la vie.

Quand elle souffrait douloureusement elle le regardait en silence
avec un regard sombre - passionné et tragique, un re-
gard presque sauvage qui semblait venir de la nuit
des temps des âges reculés et des rocs reculeés. Elle
mettait mollement fiée de ce regard, Elle n'avait point
chériot ses yeux sombres et regardait Byth non parée
qu'elle voulait le regarder ainsi: mais parce qu'elle
ne pouvait que le regarder ainsi: Il detestait ce regard,
par lui semblait un regard sauvage, un regard de bête
souffrante et traquée qui devrait volontamment être sau-
vée, vivre. Ses yeux à lui, profonds et profondément civilisés
étaient comme des lames de verre. Il avait le regard
de sa race, une race qui n'aurait point l'autre
civilisation et qui pourrait ne se voir jamais
avoir de tels yeux sans mourir de honte. On ne
pourrait regarder ainsi sans être des hommes à jamais.
Il abhorrait ce regard par sonne et douloureux et elle
parce qu'il n'était pas un regard civilisé.

Ils étaient des hommes. faits comme des hommes, bels et réagissant au
expérience comme les hommes et cependant ils n'étaient pas des hommes,
comme les autres. Quelque chose sans leur âme et sans leur système n'était
pas viable. On pouvait les aimer comme on aime un homme, mais eux, ils ne pou-
vaient point aimer comme aimeraient les hommes. tout simplement parce qu'ils
n'étaient qu'un étrange mélange de masculinité et de féminité!

Pendant presque temps encore elle eut de l'espoir en sa réduction féminine. Elle se cousait des jupons et des chemises de soie, elle se changeait souvent de lingerie. Elle se lavait et se repassait avec une espèce de sans-gêne. Elle se regardait ~~au miroir~~ ^à ~~son~~ ^{son} ~~reflet~~ ^{reflet} dans ce glace et elle reprenait espoir parce que sa ligne douce et fouissante de la hanche se destinait si bien sous la soie, et ses seins ronds et menus et des-
saient gracieux et provoquants sous les dentelles, et la courbe de l'éproule était très harmonieuse et la couleur chaude de la peau très attrayante. Elle dévouait ses nombreux cheveux châtains et souriait à son image. Ses yeux larges et profonds étaient terriblement perçants, in-
supportablement sérieux. Alors elle essayait de les squées de leur donner une légèreté qu'il eût aimé en elle. Elle reprenait de l'espoir. Peut-être demain! Peut-être un soir après un peu de tristesse et son geste! Mais ses jupons et ses chemises revenaient à la maison toujours intacts. Et me ne les voyait pas même.

Pendant qu'elle faisait la vaisselle il chantait à la chambre à côté. Elle écoutait cette voix si proche et se sentait si lointaine! Elle croyait pouvoir interpréter non les mots ni la mélodie qu'il ne lui serait pas même, mais ce ton à lui, la voix à lui, la mélodie cachée à lui. Elle venait de mourir. Tout le sens de ce ton. Elle disait. Tu peux aller ou tu vas

Tu peux mourir au viore, tu peux à moi ou ne pas aimer
un autre être, elle m'est égal. Sans toi ou avec
toi je continuerai à vivre. Et elle pleura, parce que
cette voix qu'elle adorait était pour elle si claire, si
horriblement claire que s'il avait prononcé mot à mot
cet horrible décalorisation.

+ + +

Lorsqu'il lui apporte son thé au lit, elle pensait, "S'il allait m'
embrasser!" quel bonheur! quel espoir! Non il ne l'embrassa pas
alors elle se dit: Je vais lui prendre une main et la lui
embrasser très doucement. Cela sera mon remerciement. Le
soit s'approcha pour prendre sa fosse mais pas assez,
il resta loin, comme raidi, alors elle leva vers les siens
ses yeux chargés d'amour et de détresse, "merci" lui dit
elle, et son désir de toucher sa main était si ar-
dent qu'elle lui mit la sienne doucement sur elle
qui prenait la fosse. Elle avait se pencher pour
l'embrasser lorsqu'il recula et se leva, elle sentit la
distance et n'osant pas faire l'humble geste, elle
retra sa main, resta comme ébahi les yeux fixés
sur lui pleins d'une immense désolation, lorsque son
frère il sortit de la chambre.

Je ne sais pas si vous êtes, J'en suis sûr et de vous avec
la face de vous je n'ai aucun regard. Car je vous aime. Je
ne vous connais pas. Je ne sais pas si vous êtes, comme vous
ne pouvez pas le savoir, ni personne ne sait qui vous
sont. Je sais seulement que je vous aime. Je f'ai connu
de vous. Je m'humilie devant vos pieds et j'espère de m.
humilier, non parce que vous êtes mais que je ne le serai
jamais, mais pour ce que vous représentez. Trois ou quatre millions
de catholiques se prosternent devant un colosse, de temple
une croix et simple just de signe. ce n'est pas pour ce
din qu'ils se prosternent, mais parce que ce voit représente
le sang de Christ. Vous êtes l'amour pour moi. Et en votre
autel, je sacrifie ma vie entière. Mal pour moi que
vous n'en vales pas la peine. D'abord moi ne sait ce
que vaut la peine, lorsqu'il s'agit d'un sentiment
étranger à nous, Et ensuite moi ne sait ce que vous
êtes ou réalité. Et puis ou est la réalité? La t-il,
une réalité pour individuelle? En face de qui êtes vous
qui peut vous juger? Qui a le droit de dire que vous êtes
un peureux et une canaille. Ne savez-vous pas un ange?
Le mal que vous faites peut ne pas venir de vous mais
de celui qui en souffre. Mes amis m'ont quitté à cause de vous, me traitent de fille,
d'imbécille, de vicieuse... que sais-je? Mais je ris. Parce que ce n'est pas vous que j'aime mais
l'amour. Si vous cessez de représenter l'amour je vous aimerai autrement, mais encore
pour ce que vous avez représenté. Ils sont plus froids que moi qui me conseillent. Quant
je cesserais de vous aimer, je serai un cadavre ou une épave

Après l'amour Kyth sans espoir, et free de vouloir s'oublier par motifs
de conservation, elle recommença à aimer de vie. Elle l'aima et eut
autre et nouveau le mot. Non à ne pas y croire comme elle
avait fait dans le temps, pendant ses longues époques d'optimisme,
mais elle basse toute sa vie non sur l'espoir for-
me unique et divine de vivre, mais sur le désespoir et elle.
Elle n'espéra presque rien de Kyth, avec encore l'espoir d'
arriver à rien espérer du tout et cependant à continuer à
l'aimer. Cette nouvelle forme de l'amour, l'amour qui se suffit
à lui-même fut donnée son seul espoir. Et c'était
point à la fille, pour qu'elle adroit Kyth charnellement
et affectivement et spirituellement, et pour être aimée
de Kyth elle avait donné tout en vain. Mais sur
Kyth ne l'aima pas. était un fait. ^{sur} cette par-
tie réclame fallait bâtir sa vie. S'oublier? S'aimer
sans espoir. Cela ne dépendait d'elle. Un fatalisme impas-
sable allait disposer de son âme. Si elle allait aimer
Kyth toujours, toujours, jusqu'à la mort, plus loin
que la mort, l'aimer dans le mystère de la l'au-delà
là! S'aimer, aimer, enfin comme elle avait
toujours rêvé d'aimer. Seulement elle n'avait point
rêvé à aimer sans être aimée. C'était nouveau
et horrible. Mais elle était courageuse. Elle ac-
cepterait l'amour même sans correspondance
L'amour, comme une flamme d'envoûtement et inextinguible.

Quand à vous, je ai appris à aimer les choses qui ne
m'appartiennent pas. J'entends que jus qu'à maintenant
je suis aimé comme le plus petit des humains. J'aime
mon amant, mon chien ma maison, le petit que que
cun ou quelque chose s'écarter de moi si saffrent
humblement. ou je l'aime de l'aimer (remarque
que tout le monde agit comme cela) J'aime P. parce
qu'il est mon amant. Si il s'en va demain, elle
ne l'aime plus. R, aime P. parce que C, et
mon chien, elle n'aime pas les chiens voyez
qui aient dans le chasseur. Et moi... j'étais
comme Y et comme B. Maintenant, parce
à vous je peux aimer les oiseaux les plus
humbles et sages indifférents qui ne méritent
de moi et ne viennent manger mes grains
de riz que quand si suis suffisamment loin de
la fenêtre. Je les aime pourtant, et ne veux
pas leur faire du mal. Ils ne le savent pas.
Ils me fuient comme vos parce qu'ils me
craignent, comme vous, maintenant si vous
peu je peut vous aimer même lorsque vous me fuiez,
et vous êtes si près à moi que jamais quelque
ou quelque chose ne l'a été. Enfin dans ma vie
il y a eu quelqu'un digne d'être aimé véritablement comme
on aime les saints et les anges, qui appartient
à tout le monde.

Elle venait de découvrir que ces hommes ressemblent aux
anges, au cas que ces derniers ont le caractère de Di-
abolique. On ne pense jamais aux à l'étendue psychologique et
philosophique d'un ange. L'ange est l'homme spiri-
tualisé sans le bien et le mal. Le homme en dehors de sa
chair, aussi parfaite, aussi créatif, aussi démoniaque
aussi céleste qu'il vit.

Parfois elle croyait avoir atteint la summité, mais!
c'était comme quelqu'un qui nage en plein courant et qui
peut atteindre le rivage. Chaque fois le courant l'am-
portait, chaque fois il trouvait un nouveau moyen de
la blesser et pour à quoi mon Dieu se peut?

De ce moment qu'il ne voulait point d'elle le
soleil n'allumait ni s'échauffait, le vent et l'i-
ce ne refroidissaient, le monde était un tableau
sans premier plan.

Mon Dieu, ne te suis-je pas, que je sois, que je
sois horrible, horriblement malheureux. Mon
Dieu, je t'aime, je t'aime avec toute de
moi.

Vendredi soir 10 VIII pendant de l'après midi

on s'en est fait sa part d'une façon douce.

Stupidité! disait elle. Le cœur et la pensée suivent
toujours une autre route que celle que la société leur
^{leur route indépendante}
assigne: le cœur et la pensée suivent une route pour
la vie. Et le cœur et la pensée vaguent librement entre
tant, se sont mariés à elle et elle à lui mais dans ces
divines le cœur et la pensée se échappent. Des corps fatalement
unis et le plus précieux de soi-même séparés, horrible-
ment distants de soi-même, et non seulement de soi-même mais
même uni à une autre créature, séparément entre
ment et séparément. Les anarchistes et les communis-
tes aussi déclarent que les gens ne sont plus es-
sentiels de la société, qu'ils choisissent librement
l'âme seule et qu'ils s'y unissent et qu'ils se
unissent quand ils veulent et comme ils ve-
lent. Hélas! les corps sont maintenant libres,
libres, libres. avec majuscule, d'ici la liberté
en amour! tout est arrangé, on s'unira à
celui qu'on aime - avec d'imbécilles! Le cœur
et la pensée insensibles à cette grande li-
berté qu'on leur accorde - s'attachent à quelque
usage personnel et jusqu'à la mort. Toujours libres
trajets insensibles, arrivent aux principes bourgeois
de dépendance qu'aux principes anarchistes
de liberté.

Rien n'est change. Je l'aime à en mourir
 et maintenant que si j'osais d'approcher
 qu'il a une maîtresse sous les yeux de
 son œil jeter sur. Je souffre horriblement.
 ce n'est pas ta ma faute. Je veux l'aimer
 comme on dit aimer, c'est à dire non pas pour
moi mais pour lui alors si je l'aime pour
lui et il est heureux avec cette femme, sans
 que je pleure? J'ai honte de mes sentiments,
 j'ai honte de mon désir de l'embrasser et de
 ma jalousie et des mauvaises pensées égoïstes
 qui me tourmentent, il faut que je m'ou-
 blie il faut que je sois entièrement à lui,
 que je devienne lui même, et alors s'il est heu-
 reux je suis heureux, s'il souffre je souffrirai.
 Il faut que je sois comme une lan-
 pe qui éclaire une pièce toujours brûlant
 même si personne n'est là, toujours
 attendant que quelqu'un vienne pour l'éclair-
 cer mais sans murmure, sans impati-
 ente.

Cette nuit j'ai fait mon rêve ^{étrange} et extraordinaire. Dieu
envoyait sur la terre un ange à mon invitation.
Il l'avait ~~g~~ choisi parmi ses légions sachant
qu'il était le seul capable d'abatre mon
orgueil. ~~Et lorsque ayant horriblement pleuré~~
~~je priais à Dieu de pardonner mes fautes~~
mais j'aimais cet ange d'un amour fou
et résisté et l'ange ne cessait jamais de
me fuir, de me priver, et lorsque ayant
si horriblement souffert je priais à Dieu
de me délivrer, j'entendis ce voix qui me
disait, cela ne suffit pas, il faut que tu te
confesses aux hommes. Bien peu sûr je me mets
à écrire mon rêve.

Darguen Velas!

Fragmento.

Este ocurrió en Fort de France o en La Pointe-à-Pitre, tal vez en Balboa - quizás en Colón

¡Lo mismo de! En uno u otro de esos con-
denados puertos del Tropic de ~~aproximado~~ al
Canal de Panamá, con calor abrasador, luz

deshumbrante y sin aire que respirar. ~~Así bien~~
~~confunde el nombre del lugar no olvide, en cam-~~
~~era ninguna detalle.~~ El agua, ~~era~~ brumosa
y fulgurante como un espejo, refleja-
ba el azul verde intenso de la fronda
cercana: colinas vesidas & arboledas onde-
lando hasta ~~la base de~~ altas y selvati-
cas montañas donde se escondía una ve-
queña y alegre ciudad.

~~Las ramas de los árboles~~
~~vegetación~~ permanecían inmóviles y
③ Las palmeras del puerto permanecían
inmóviles y barnizadas como una de-
coración de teatro.

Unos negros bogaban, parejotas
bajo el sol abrasador, otros caminaban
por el muelle con movimientos de

sonambulista.

Habíamos atracado al muelle y los escabos pasajeros del Dominico ^{cargo} se disponían a des- embarcar cuando uno de los timoneros se- to' desde el punte (?) de mando:

¡Miguel Ligués!

(Los compañeros me llamaban ^{en general} ~~siempre~~ por los dos mis ~~nombre~~ y apellido pues entre los tripulantes había dos o tres con iguales.)

Yo iba a contestar al timonel, cuando uno de los pasajeros que desembarcaban, ^{exclamó} ~~me dijo~~ "¡Ah! un momento, por favor."

~~Se paró delante de mí,~~ Me examinó ^{con} ~~curiosidad~~ ^{curiosidad} ~~severa~~ ^{molesta}.

"¿U. Miguel Ligués, de San Pedro de Mar?"

"Soy, felicisimamente, Miguel Ligués, pero no de San Pedro de Mar."

"No se llama marcesino Ligués ^{de padre}?"

Al oír nombrar a mi padre el varón me dio un brinco:

"Sí, contesté lentamente y por fuerza,

"Sí, ése es su nombre y el de mi ama que vive con él, es Carolina"

"Carolina?" ^{se sorprendió} ~~exclamó~~ ^{peraltado} el pasajero. "Habla U. de una hija des-

pañada y chillona que...

de interrupción:

"¿Pero ¿conoce U. a mi padre?"

"Le ves a menudo", contesto ~~el desconocido~~

"Aun que no he hablado ^{nunca} con él."

Yo esperaba con todo mi alma que el ~~desconocido~~ ^{desconocido} estuviera en mi casa. ~~Trabaja de mi padre. Que se pretenda~~ ^{Previsión} ~~de equívoco~~ ^{de equívoco} ~~Previsión~~ ^{Previsión}

"Padre lleva una espesa barba negra, tiene unos dientes blancos y brillantes, unos bonitos ojos castaños pardos..."

Le pregunté a quién se refería:

"De qué época habla U.? Yo ~~un~~ ^{un} ~~apenas~~ ^{apenas} ~~el~~ ^{el} ~~marcelino~~ ^{marcelino} ~~tipus~~ ^{tipus} ~~de~~ ^{de} ~~ahora~~ ^{ahora} ~~es~~ ^{es} ~~de~~ ^{de} ~~un~~ ^{un} ~~viejo~~ ^{viejo} ~~de~~ ^{de} ~~barba~~ ^{barba} ~~blanca~~ ^{blanca}, ~~ojos~~ ^{ojos} ~~lagrimeros~~ ^{lagrimeros} ~~los~~ ^{los} ~~dientes~~ ^{dientes}..."

Echóse a reír otro vez

"Estaba tratando de recordar del dentaduro Bueno, pues creo que ya ~~no~~ ^{no} ~~trabaja~~ ^{trabaja} ~~en~~ ^{en} ~~el~~ ^{el} ~~dentado~~ ^{dentado} ~~le~~ ^{le} ~~quedara~~ ^{quedara} ~~catí~~ ^{catí}"

En pocas palabras ^{de hombre aquel había} ~~la~~ ^{la} ~~belle~~ ^{belle} ~~imagen~~ ^{imagen} ~~de~~ ^{de} ~~mi~~ ^{mi} ~~padre~~ ^{padre}, ~~tal~~ ^{tal} ~~como~~ ^{como} ~~me~~ ^{me} ~~com~~ ^{com} ~~paraba~~ ^{paraba} ~~atraves~~ ^{atraves} ~~de~~ ^{de} ~~mi~~ ^{mi} ~~vid~~ ^{vid} ~~cuanto~~ ^{cuanto}, ~~gusto~~ ^{gusto} ~~destruido~~ ^{destruido}. Quise decirle: Váyase U. de mi presencia, que no le ve más zimo...

Pero me callé. Estaba calculando los años que habían transcurrido desde que me embarqué en Barcelona. ¿Diez? ¿Doce? ¿Como podía padre ser viejo? ¿Como podía ser hija Carlolina?

El pasajero dijo:

"Es O. un ser extraño" hizo una pausa, trató de sonreír pero no lo logró mas que una ^{estúpida} mueca ~~cariblanca~~. ~~Dijo~~ continuó:

~~"U. dice que ese hombre a mi vez me a la izquierda?"~~
~~Pero si pierdo como te digo y a mi padre~~
~~sabía que nadie puede permanecer ni un~~
~~el momento permitido el padre lo aprueba.~~
~~este tal ni por un momento~~
~~yo no me iba a someter. me expecto~~
~~un ooz atarapta: en ooz abrupta.~~

"Porque no vuelve O. a Carlolina! ¿Porque no escribe O. a su pobre padre?"

Yo me contuve para no gritar: y ~~pero me molestó con sus preguntas que le importaban? son~~
~~confusa en sí misma. (interrogando?)~~ Pero allí los hombres con desprecio, dijo:

"No lo se" y, efectivamente por aburrido y inverosímil que parezca, no lo sabía. Antes de ese momento no se me había ocurrido ^{nunca} pensar en ello, cada vez que me encontraba - padre y a Carlolina, los veía ^{tránsito} ~~en su casa de Santa Eugenia~~ ^{tránsito} ~~como pensando~~ en mi ^{una} amor y ^{una} comprensión algo melancólicos.

"Ah," dijo el pesajero con una risilla por
sonrisa, Ah, ah, si U. no lo sabe bien
va a saberlo)

Yo recuerdo a Francisco: Los Tigris entramos
en un, el barrión todo, para, familia,
amigos... Habría perdido enredado la boca
a aquel impertinente con una frase ~~de~~
como en. Pero yo no ponía la descomen-
cia del 1^o americano.

El pesajero se había apoyado en la
borda como si le quedara aún algo por
contar ^{de}. (ya mi las piernas me temblaban yo
el corazón me golpeaba el pecho con descompasado
tanto que me sentía que me iba a caer de un momento)

"Manuelito típed" continuó implacable el
~~desconocido~~ "Vendí' su finca de Santa Eugenia,
compró' una barca de trio en San Pol
de Mar se instaló allí con una señora
a la cual llama U. el ama.

~~A medida que, era hombre hablando a mi de~~ ^{Hizo una pausa,}
~~me~~ ~~afectaba~~ ~~las~~ ~~piernas~~ ~~y~~ ~~me~~ ~~corazón~~ ~~me~~
~~apreturaba~~ ~~las~~ ~~costas~~. Pero el hombre no
~~quería~~ ~~reaperturarse~~. ~~siguio~~:

"Dijo la fente, que su padre abandonó
la casa y el país de sus antepasados para
^{aguardarle} ~~esperarle~~ a U. cerca del mar. Yo
(ahora ya no) embelleciendo su vida.

de con la esperanza de darle ^{a V.} una sorpresa
~~cuando llegara~~
~~a su hijo~~. Esperaba que pasaran sus li-
cerencias junto a él y que un día tal vez...

"¡Calle! ¡Calle!" gritó la vieja

El pesajero me miró con desprecio.

"Marcelino Siguero" continuó implacable

va esta mañana a la playa entre hace lo
naufragio hace dos años. ~~Todo el mundo es todo~~
~~en San Pol~~, se sentó en un rollo de cuer-
da ^{se pone a mirar el mar.} con una mano ante los ojos para se

preservarse la vista de la reberberación
marina, con la otra sostiene un botín
bien plantado en la arena. Cada vez fue
aparece un vapor en el horizonte
te el ruido de las antenas ^{apoyándose en su cuerpo}
se arrojando los pies ^{hacia el agua}
~~de un botín~~ ~~hacia~~ ~~los~~ ~~com-~~

pañeros. Allí sigue el rumbo del vapor.
Como si ^{esperara verle volver hacia} ~~los vapores~~ ~~alrededor~~ ~~de~~ ~~San~~ ~~Pol~~,
desventurado! Cuando desaparece el bar-
co detrás del mar promontorio de Kungel
o ~~de~~ de Jove, el anciano se vuelve
a sus roles de cuerda ~~de~~ ~~enfingiendo~~
las lágrimas en su pañuelo... y
así dice los días...

Viendo que yo no decía nada se
pesajero cotidiano:

" Los pesadores y los comadres de la finca
se quejaban... voy a por el pobre
americano de partido el jueves. Los ~~tristes~~
tristes ^{capaces} le tiran piedras con
arena gritando: " ¡Viejo loco, ahí se va
a parar!"

Yo no podía ya aguantar más. Di
un paso hacia el progreso con los quejidos
al aire. ¡Aullé!

" ¡Váyase!"

Entonces él se apartó de mí. Me
largo una mirada indefinible y
me amimandré a la pesadilla de los
en cuatro saltos matuculando yo no
se que maldiciones.

Punto de partida: un día de abrigada un
título de ~~puerto~~ los muelles.

Pese a los ojos por los cosas que con
notaban: \$ el agua de puerto verde, pro-
fundo y bruto, la tierra con sus frondas
oscuras, el cielo casi más azul que
el de los cielos de mi infancia. Todo
me ~~parecía~~ a repleto de desconocido y
hostil. En su inmutable encanto, me

ta. Pero al bajar aligeradas del peso del carbon
se acordaban de nuevo de que eran herm-
bras. Un blanco les estaba mirando. Mejor
tratar de reducirle. Entonces se ponian
mayor ~~herguian~~ la cabeza, hacian rodar
las bolas blancas de ^{ambos} sus ojos, ^{borinos} mostraban
en una ~~en~~ ^{puerocente} sonrisa la hermosura
de ~~acompanar~~ ^{rebrase} de sus dientes blan-
deducibrantes. Algunas no se contenta-
ban de sonrir me dedicaban gestos ingenie-
mente doctos. Después de eso Julia feana
las cargadoras se lavaban se enjabonaban y
vestirian, Coleccionaban sobre el cuerpo cabeza
sus abigarrados pañuelos de Madras. Se ad-
narian con hajas ^{collares} ~~de~~ ^{anacadas} de vidrio y de ~~lata~~
jalata. ^{A parte} ~~de~~ de los miseros cobres ganados
trajimientos ^{hulla} ~~carbon~~; ^{podian tambien} ~~no~~ ~~tratar~~ de obtener
buena plata con la ardiente hermosura de sus
(~~cueros~~) ^{jóvenes}. ^{Por eso me dedicaban su atención. Se la}
como ^{ignora} ^{ser} ^{le} ^{por} ^{el} ^{lapid-}
Es lo que yo admiraba al mirarlas ~~de~~
Otro día ^{esos mangis?} ~~me~~ ~~habia~~ ~~tuviera~~ ~~provocado~~ ^{en mi} ^{diver-}
ahor- me daba aseo y lástima.

"No ves a tierra?" me cutó alguien.

Veri la cabeza vi al segundo de a bords
vestido de lienzo blanco almidonado.

No le di' a bordsa voy "le contate".

de un padre y un ama felices, diciendo
por lips de mi poco educiente persona,
una existencia de ~~forma próspera~~ y
inmarcesible paz y bienestar y de eterna
paz.

El misterioso propósito me acobarda a
demostrar mi error: ~~ellos confesaron, ellos~~
~~definieron...~~

¿Que iba a hacer yo ~~entonces~~ para re-
parar en parte mi inmensa culpa?

De momento escribir. Me pareció que
con tres palabras acobardaba de vez pronuncia-
das por una voz áspera y extranjera.

¡Escribir!

En la bitácora (?) había ~~plena~~ papel pluma y
tinte. Yo no las tenía empleadas nunca, ~~de~~
manera si, con permiso del soltero cargo.
No temía más que dar mis pasos y po-
ner mano a la obra.

Lo raro es que no me marí, algo
me retentaba (a la cubiénta) ~~una duda~~.

¿Que iba a decir en un corte? ¿Como explicar
este ausencio y este silencio de varios años?

Parce ~~in~~ ^{para mi} impracticable, ~~que nada~~ ~~de~~

~~que~~ ~~me~~ ~~perpetuamente~~ incapaz de redactar una
Soy

Palabras útiles.

hombres vocinglear
centenal la jeta
arar mondar patatas

cabar

verner

bordeado

brecha entre

colinas

vergel de color

ofonal

ciruelos sil-

vestres

campo traviesa

tintes de herrumbre

desplecarse (el

humno) humareda

bronco ruido

huevo de los surcos

rastrillar

sacerdote - cura

azadón

observar por

decir

suspiro de

desahogo

cridar (la rana)

Arboles y plantas de los países /rios

arce

serbal

fruta amarilla y
roja comestible

abedul

(montaña)

chopo

bordean la carretera

abeto

roble

nogal

álamo

álamo blanco

sauce

Mots à double consonne.

commenter - commettre
consommer
chauffer

étonnement
effacer - effarer
effaroucher
effectif - effemine
effervescence
effet - effeuiller
efficace - efficient
effigie -

difficile

6 altes

honneur
honnête
honnir

La sainte vierge était un vaisseau
 Nous nous y embarquâmes
 où allez vous sur ces eaux?
 disaient les gars (et les garces)
 et les ~~bonnes~~ ^{âmes} ~~de toute plume~~ ~~et de tout poil.~~

sous le ^{aviron} ~~voile~~ de nos aiguilles
 la nef vagueait

vers l'au^{bon}ne ~~santé~~
 Malgré ^{les} routes, les félons
 et les cyclones.

pour y embrasser
 la gloire et le profit

avec de Reynier, Ferrilla
 Bouy-Lysberg - Enigria
 Colcester, ~~coester~~

1893 pro

sulfure - sommaire

Souffrir - somme

Supposer - sommaire

93
q3
y'ai passé toute une semaine à attendre un baiser
de toi. Toutes les heures, toutes les minutes ont été hantées
par ce désir. Mon corps, mon âme entiers se sont pen-
chés vers toi pressant d'espoir et de détresse,
sans même que tu t'en aperçusses. Tu igno-
res donc que tu es sur tes lèvres, mon enfer,
et mon paradis!

(Réponse probable du séminalaire, cas où il devrait réfléchir quelque
peu: "Mais je n'avais point envie de te baiser!")

Arme enrou et loupier, malgré elle passera
m'absorbe. et c'est pour que si vous n'avez pu
si vous êtes ainsi.

Y'a peur que vous ne soyez pas tout
intelligent pour comprendre la subtilité de mes
subterfuges et que vous es iarguiez (vos lettres
me le montrent) de ce plus vulgaire des mensonges.

^(C'est la disposition un oride)
Puis le jour se s'est abîmé en moi, plus
elle m'a poussé vers cette créature maudite
avec son hic demon, plus son amour pour
vous devenait pur, grand, profond.

Vous ne comprendrez pas ? Pauvre moi !
Pendant a moments le plus orgueilleux de
nos rapports ~~notre amour~~ (le ~~amour~~ ^{je venais à vous comme à un} de
saint. Je vous appelais comme on appelle Dieu
dans la détresse et c'était votre nom "Bepte".
Bepte ! que se ferait-elle couchée sur un lit
ou marchant dans le si de solitude et
solitaire. Le dimanche de l'après-midi,
j'ai presque votre nom pour le dernier fois.
Vous m'avez abandonnée. Votre âme me
fuyait, je ne pouvais plus appeler,
en pleurant // B Dieu Fureur ! B Dieu
Fureur. A quel orgueil ! Que fais tu de bon ?